

vaïse grace, particulièrement les nourrices, dont le sein pendant leur donne un air tout à fait désagréable, & les incommode même à la longueur du tems, faute de mettre de quoi le soutenir.

CHAPITRE XVII.

De la beauté des femmes Arabes de leurs parures & de leurs ornemens.

Les Princesses & les autres Dames Arabes, qu'on m'a montrées par le coin d'une tente, m'ont paru fort belles, & bien faites; on peut juger par celles-ci & par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le sont gueres moins; elles sont fort blanches, parce qu'elles sont toujours à couvert du soleil. Les femmes du commun sont extrêmement hâlées, outre la couleur brune & bazannée qu'elles ont naturellement; je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, & je

& les

n'ai rien vû en elles que les agréments ordinaires qui accompagnent une grande jeunesse. Ces femmes se picquent les levres jusqu'au sang avec des aiguilles, & mettent par dessus de la poudre à canon mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénètre la peau & les rend bleuës & livides pour tout le reste de leur vie; elles font de petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, & sur les jouës. Elles noircissent le bord de leurs paupieres d'une poudre noire, composée avec de la tutie, que les Arabes appellent *Kehel*, & tirent une ligne de ce noir, en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; car en general la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts, & relevés à fleur de tête. Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une *Gazelle*: toutes les

La Ga

ment les pendant fait désagréable de même faute de

XVII.

Arabes leurs ornemens

autres Dames n'a montré, m'ont paru fort belles; & par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le sont gueres moins; elles sont fort blanches, parce qu'elles sont toujours à couvert du soleil. Les femmes du commun sont extrêmement hâlées, outre la couleur brune & bazannée qu'elles ont naturellement; je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, & je

n'ai rien vû en elles que les agréments ordinaires qui accompagnent une grande jeunesse. Ces femmes se picquent les levres jusqu'au sang avec des aiguilles, & mettent par dessus de la poudre à canon mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénètre la peau & les rend bleuës & livides pour tout le reste de leur vie; elles font de petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, & sur les jouës. Elles noircissent le bord de leurs paupieres d'une poudre noire, composée avec de la tutie, que les Arabes appellent *Kehel*, & tirent une ligne de ce noir, en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; car en general la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts, & relevés à fleur de tête.

Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une *Gazelle*: toutes les

La Gazelle est une bête fauve, fort commu-

leurs chansons amoureuses ne parlent que des yeux noirs, & des yeux de Gazelle; & c'est à cet animal qu'ils comparent toujours leurs maîtresses, pour faire tout d'un coup le portrait d'une beauté achevée. Effectivement il n'y a rien

ne dans le Levant & dans l'Afrique. Les Orientaux l'aiment beaucoup, à cause de sa douceur & de sa gentillesse, quand elle est une fois privée: Son nom Arabe est *Gazal*, nom qui signifie aussi des vers amoureux d'une certaine mesure. Il est parlé dans l'Histoire du Mahometisme de deux Gazelles d'or dont un Roi de Perse fit présent au Temple de la Mecque. L'Auteur de la Bibliothèque Orientale dit que les Grecs & les Latins ont appelé cet animal *Dorcas*; quoique Plin n'en fasse aucune mention, & il trouve mauvais que les deux Maronites, traducteurs de la Géographie du Cherif Edrifi, aient rendu en Latin le mot de *Gazal*, qui se trouve dans la Description du Pais des Negres, par celui de Cerfs, qui ne se trouvent point, dit Monsieur d'Herbelot, dans toute l'Afrique, en ajoutant que Virgile, avant les Traducteurs d'Edrifi, étoit tombé dans la même faute. Il semble cependant qu'on peut justifier les sçavans Maronites, tant parce qu'ils n'ont point connu de terme Latin pour exprimer le nom Arabe de *Gazal*, qu'à cause que la Gazelle est à peu près faite comme une Biche. D'ailleurs il n'est pas bien sûr que dans toute l'Afrique il n'y ait point de Cerfs, & que Virgile ait fait une faute à cet égard. Des Voyageurs m'ont assuré qu'il y en a,

de si mignon
gazelles; c
une certain
ressemble f
timidité d'
mes & les
ciffent leur
joindre sur

Elles se
les mains,
de figures
&c. se bar
pieds d'un
gnent enfi
leur rouge

& nos François
ce, au retour
Relation de c
& chapitre 22
bien les mers
autre très-ais
nantes porrecti
cilicia Cypra
Je viens d'ap
cy-devant Go
Cerfs sont fo
de la Barbari
Cerfs & les
bêtes sauvage
bye, c'est app
fleur d'Herbi

es ne par-
, & des
à cet ani-
toujours
aire tout
de beauté
n'y a rien

Les Orien-
e sa douceur
une fois pri-
m qui signi-
ertaine me-
u Mahome-
Roi de Perse
e. L'Auteur
e les Grecs
nal *Dorcas*;
ntion, & il
ites, tradu-
Edrifi, aient
ui se trouve-
res, par ce-
nt, dit Mon-
ne, en ajou-
urs d'Edrifi,
l semble ce-
ins Maroni-
nu de terme
de *Gazal*,
u près faire
est pas bien
ait point de
faute à cet
qu'il y en a,

de si mignon, ni de si joly que ces gazelles; on voit sur tout en elles une certaine crainte innocente qui ressemble fort à la pudeur & à la timidité d'une jeune fille. Les Dames & les nouvelles mariées noircissent leurs sourcils, & les font joindre sur le milieu du front.

Elles se piquent aussi les bras & les mains, formant plusieurs sortes de figures, de fleurs, de fontaines, &c. se barbouillent les mains & les pieds d'une encre tannée, & teignent enfin leurs ongles d'une couleur rougeâtre, qu'elles font avec

& nos François en ont trouvé dans l'Isle Maurice, au retour de l'Arabie Heureuse, suivant la Relation de ce Voyage page 175. Plin dit, livre 8. chapitre 22. que ces animaux traversent fort bien les mers, & qu'ils passent d'un pais à un autre très-aisément. *Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine*, &c. *Hoc maxime notatur cilicia Cyprum trajicientibus*, &c. Je viens d'apprendre de Monsieur de la Perusse, cy-devant Gouverneur du Cap Negre, que les Cerfs sont fort communs sur toute cette côte de la Barbarie. Herodote livre 4. dit que les Cerfs & les Sangliers sont peut-être les seules bêtes sauvages, qui ne naissent point dans la Libye, c'est apparemment ce qui a trompé Monsieur d'Herbelot.

une terre verte appelée *Khena*. Les Arabes en teignent aussi la queue & le crin de leurs chevaux blancs: c'est parmi eux une espece d'ornement.

Elles ont les oreilles percées en plusieurs endroits, avec autant de petites boucles ou anneaux; les Dames distinguées y attachent des perles & des pendans d'or & de pierreries. Les femmes du commun y mettent de petits grains de verre, dont elles se font aussi des bracelets & des anneaux de verre de toutes les couleurs, faits exprés pour passer dans les bras, & sur les chevilles des pieds. Les Dames en mettent d'argent, & les Princesses d'or massif. Elles ont d'autres gros anneaux creux, ou plutôt des cercles garnis de petits anneaux qui pendent à l'entour. On remplit ces creux de petits cailloux, qui sonnent comme des grelots lorsqu'elles marchent: ces gros anneaux sont ouverts par un endroit en forme de croissant, par où elles passent le plus

& les plus menu anneaux & une plattes, cheveux riere, f avertiss gis, ou alors le dans un person pour ne Les I de bag cieuses aux gr tes de pardest est rot femme ou de qui oi elles pa d'arge cuivre galant bouch plus

Khena. Les plus menu de la jambe. Enfin ces a queue anneaux qu'on appelle *Khalkhal*, blancs & une quantité de pendeloques: d'orne plattes, attachées au bout de leurs cheveux, nattés en long par derriere, font autant de sonnettes qui rcées en tant de avertissent que la maîtresse du logis, ou d'autres femmes passent; les ux; les gis, ou d'autres femmes passent; hent des alors les domestiques se tiennent or & de dans un certain respect, les autres commun personnes se cachent, ou se retirent e verre pour ne pas les regarder.

Les Princesses mettent quantité de bagues d'or & de pierres précieuses aux doigts de la main, & aux gros doigts des pieds. Ces sortes de bagues sont plattes & larges par dessus, & ce qui passe par dessous est rond & fort délié. Les autres femmes en ont d'argent, d'étain, ou de cuivre. Il y en a beaucoup qui ont une narine percée, ou elles passent un grand anneau d'or, d'argent, d'étain, de plomb ou de cuivre, selon leur qualité. C'est une galanterie des Arabes de baiser la bouche de leurs femmes à travers plus

ces anneaux, qui sont quelquefois assés grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Les femmes de qualité qui ont quantité de perles, les mettent au col, sur les bonnets, & sur leurs couvrechefs. Elles ont encore des chaînes d'or passées au col, & pendantes sur le sein avec des bandelettes de gaze de couleur, dont elles attachent & arrêtent un bonnet d'or ou d'argent massif. Cette gaze est bordée de sequins, & d'autres piéces de monnoie d'or, qui pendent autour du front, & des deux côtés des jouës. Les femmes du commun y attachent de petites monnoies d'argent, dont elles couvrent souvent tout le bandeau en forme d'écaillés de poisson, & c'est un des principaux ornemens du visage.

Elles ont aussi de la couleur bleüe préparée, dont elles font des mouches sur leur visage, & sur celui des petits enfans, tant pour en relever la beauté, que pour arrêter les yeux des gens sur cette couleur,

& les afin, disent des Encl jusqu'à le re du ma

CH A

Des amou

COMME les femmes trui, ils reux que le rapport les approc en public peu de loi est toujot de quelqu prennent les agrém de la taille ce qu'ils p terieur de

lquefois er toute eur.

qui ont tent au irs cou- les chaî- vendan- deleties elles at- net d'or gaze est res pie- vendent ix côtés omun onnoies nt sou- me d'é- un des age.

r bleüe s mou- r celui en re- arrêter a leur,

afin, disent-elles, que la malignité des Enchanteurs ne passe jamais jusqu'à leur personne pour leur faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Des amours des Arabes, & de leurs mariages.

COMME les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes, ni avec les filles d'autrui, ils ne sçauroient être amoureux que par imagination, ou sur le rapport qu'on leur en fait. Ils ne les approchent point, & ne les voient en public que par hazard, & un peu de loin; le visage des jeunes filles est toujours couvert d'un voile, ou de quelque petit linge; les garçons prennent de l'amitié pour elles par les agrémens ordinaires du port, de la taille, de la voix, & de tout ce qu'ils peuvent observer sur l'extérieur de la personne, lors qu'eiles

passent devant eux, ou qu'ils ont occasion de parler un moment à elles. Ils cherchent alors le moïen de les voir sans être vûs; ils se cachent dans une tente aux endroits où elles doivent passer, ou derriere des brouffailles auprès des fontaines, lorsqu'elles vont puiser de l'eau; car c'est là qu'elles causent ordinairement avec leurs compagnes à visage découvert. Quand les filles ont quelque inclination pour les garçons qui les recherchent, elles leur donnent assés l'occasion de les voir, en laissant tomber le coin du voile qu'elles tiennent avec les dents, lorsqu'elles passent devant eux, & en le reprenant tout aussi tôt, comme si c'étoit par hazard que leur visage se fût découvert, & que le voile leur eût échappé; les garçons se cachent quelquefois dans les huttes de leurs parens, & des autres femmes qui peuvent favoriser leur entrevûe; alors on fait venir la fille avec sa mere, sous quelque pré-

& les
texte, &
la confi
gré, il la
à son per
rens. On
le gendr
chameau
vaux, p
dent po
que tout
Il faut
qui veut
& les p
font jarr
ils ont b
premier
ainsi lor
lui-mên
veut ép
voulez-
pour cu
chamea
&c? S'i
faire de
propose
cavale,
le tout

& les Coûtumes des Arabes. 269
ls ont
oment
rs le
e vûs;
tente
it pas-
failles
qu'el-
; car
naire-
vifa-
s ont
gar-
s leur
voir,
voile
ents,
x, &
com-
leur
ue le
cons
; hur-
utres
leur
a fille
pré-
texte, & l'amant a tout le tems de la considerer; s'il la trouve à son gré, il la fait demander en mariage à son pere par quelqu'un de ses parens. On traite du prix de la fille que le gendre doit païer au beaupere en chameaux, en moutons, ou en chevaux, parce que les Arabes ne gardent point d'argent comptant, & que tout leur bien n'est qu'en bétail. Il faut proprement qu'un garçon qui veut se marier achete sa femme, & les peres parmi les Arabes ne sont jamais plus heureux que quand ils ont beaucoup de filles. C'est la premiere richesse de la maison: ainsi lorsqu'un garçon veut traiter lui-même avec la personne dont il veut épouser la fille, il lui dira: voulez-vous me donner vôtre fille pour cinquante moutons, pour six chameaux, ou pour douze vaches, &c? S'il n'est pas assés riche pour faire de semblables offres, il lui proposera de la donner pour une cavale, ou pour un jeune poulain, le tout enfin selon le mérite de la

filles, & la consideration de sa maison, & selon le revenu de celui qui veut se marier. Lorsque l'on est d'accord de part & d'autre, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux, pour faire l'office de Cady ou de Juge, & s'il ne se trouve personne, c'est par le Secrétaire du Prince, à qui ils font part de leurs conventions, s'ils sont gens assez considérés pour cela. Le Cadi ou le Secrétaire écrit le nom des témoins au bas du contrat après celui des parties, & cela suffit pour toutes sortes de formalités. Les pauvres gens qui ne peuvent pas paier les frais du Contrat, prennent seulement des témoins, & se marient verbalement, en païant sur le champ ce dont ils sont convenus ensemble. Alors les parens du garçon & de la fille mangent, & se réjouissent ensemble, reçoivent des complimens, & prennent un jour pour faire la cérémonie: les femmes menent la mariée au premier village où il y a des étu-

des les
ves, elles
les plus
fument le
du benjo
tres sem
cissent le
sourcils,
broyées
graisé d
on jette
celle que
ture, lu
du Kher
encre el
de fleurs
de cypr
animaux
corps. F
gues, d
pieces d
qu'elle
& ses m
suite se
chame
de fleur
dans ce
doit être

des les *Coutumes des Arabes.* 271
la mai-
lui qui
on est
on fait
rsonne
entre
ady ou
ve per-
ire du
e leurs
s assez
li ou le
émoins
lespar-
sortes
ens qui
ais du
nt des
ement,
ont ils
ors les
e man-
mble,
pren-
rémo-
nariée
es étu-
ves, elles la lavent, & lui mettent les plus beaux habits, & lui parfument les cheveux, avec du storax, du benjoin, de la civette, & d'autres semblables senteurs, lui noircissent le bord des paupieres & les sourcils, lui mettent des couleurs broyées sur le visage, qui est déjà graissé d'une essence, sur laquelle on jette de la poudre d'or, comme celle que nous mettons sur l'écriture, lui rougissent les ongles avec du Khená, & avec une certaine encre elles lui tracent des figures, de fleurs, de fontaines, de maisons, de cyprés, de gazelles, & d'autres animaux sur toutes les parties du corps. Elles la parent aussi de bagues, d'anneaux, & de toutes les pieces de monnoie d'or & d'argent qu'elle peut avoir selon sa qualité, & ses moïens; elles la montent ensuite sur une cavale, ou sur un chameau couvert de tapis, & orné de fleurs & de verdure & la menent dans cet équipage au lieu où elle doit être mariée, en chantant ses

loüanges, & les souhaits qu'elles font pour la prospérité de son mariage. Les hommes de leur côté mènent le garçon aux étuves, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, & le ramènent à cheval en cérémonie, & lorsqu'ils sont tous rendus au lieu de l'assemblée, les hommes & les femmes se mettent à table dans des huttes séparées, font le festin des noces, & reçoivent des complimens, qui ne consistent qu'en des souhaits d'une belle famille, de beaucoup d'enfans, de toute sorte de bonheur & de prospérité. Les hommes se réjouissent sans bruit assés sérieusement, & avec beaucoup de moderation dans toutes ces cérémonies: les femmes au contraire dansent, chantent, crient, & jouent d'un tambour de basque, publiant hautement la beauté & les avantages de l'épousée, jusqu'au soir qu'elles la mènent dans la tente qu'on leur a préparée. Chacun prie Dieu qu'il vueille préserver les deux amans des yeux

& d'envie, méchans mariages, elles vont époux dans t sans l mot a duiser marié se ter grave cun a la fill lui, i d'arg moni soir-l d'hat à l'ép faço. C'est en O la m: seul a fa

qu'elles font pour la prospérité de son mariage. Quand la nuit est venue, elles vont présenter la fille au futur époux, qui l'attend seul, & assis dans une tente séparée, la regardant venir à lui sans se retourner, & sans lui rien dire; elle ne lui dit mot aussi. Les femmes qui la conduisent font un compliment au marié, qui ne leur répond rien, se tenant toujours assis d'un air grave & sérieux, & sans faire aucun mouvement, jusqu'à ce que la fille s'étant prosternée devant lui, il lui met une piece d'or ou d'argent sur le front. Cette cérémonie se fait trois fois ce même soir-là; & à mesure qu'on change d'habits à l'épousée, on la présente à l'époux, qui la reçoit de la même façon, & avec la même gravité. C'est une espee de magnificence en Orient de déshabiller souvent la mariée, & de lui donner en un seul jour tous les habits qu'on lui a faits pour ses noces. Les femmes

qui font de la fête, s'en font un plaisir, aussi bien que les hommes, qui font souvent changer d'habits aux mariés par la même raison : mais à la troisième fois que la fille est présentée, le mari se leve, l'embrasse, & la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. Les femmes l'abandonnent alors, & la laissent aller avec son mari dans un appartement où il y a deux petits lits à terre sur des nattes, l'un auprès de l'autre, où les mariés se couchent pour un quart d'heure de tems. Après la consommation du mariage ils se lavent l'un l'autre avec de l'eau froide, changent d'habits, & le marié sort ensuite avec un mouchoir ensanglanté à la main, qu'il va montrer aux parens, & aux amis assemblés. Il reçoit de nouveaux compliments, & passe le reste de la nuit avec eux à se réjouir, sans rentrer dans sa chambre, parce que l'épousée a passé aussi chés les femmes pour le même sujet. Elles chantent & dan-

& les
sent jusq
mise de la
tin on les
me que
dure tou
ensuite
& les m
en ména
à la nôc
qui sort
par une
permet
tandis
avec un
de cela
me d'e
ses des
nôces,
de la f
l'épou
Les
sonnes
à peu
cerém
les ha
gnifiq
rables
culier

font un
hommes
d'habit
raison
de la fille
ve, l'em
me dans
cher. Les
ors, & la
dans un
petits lits
à auprès
se cou
eure de
tion du
l'autre
hangent
ensuite
lancé à
aux pa
s. Il re
ens, &
e eux à
sans sa
usée a
pour le
& dan-

sent jusqu'au soir autour de la chemise de la mariée. Dès le grand matin on les mène aux étuves, de même que le jour précédent. La fête dure tout le reste de la journée, & ensuite chacun se retire chés soy, & les mariés commencent à vivre en ménage. Tous les parens assistent à la nôce, hors le père de la fille, qui sort de la maison le même soir, par une bizarre délicatesse qui ne permet pas de se trouver chez lui, tandis qu'on met sa fille à coucher avec un homme. Les peres se font de cela une affaire d'honneur, comme d'exposer en public les chemises des mariés, le lendemain des nôces, pour marque de la virginité de la fille, dont ils ont répondu à l'époux, & à toute la famille. Les Princes, & les autres personnes de consideration se marient à peu près de la même façon, les cérémonies en sont plus grandes, les habits & les ornemens plus magnifiques, les presens plus considérables, & les formalités plus particulières.

On void des Arabes qui ont les bras marqués par des coups de couteau qu'ils se donnent quelquefois pour témoigner à leurs maîtresses ce que la rigueur & la violence de l'amour leur fait souffrir. Nous nous contentons de chanter : Je me meurs, je languis, je soupire : ces bonnes gens sont plus pathétiques que nous, ils vont souvent au fait, & executent réellement ce que nous avons accoutumé de mettre dans nos chansons. Il n'est pourtant pas sans exemple qu'une pareille chose soit arrivée parmi nous avec cette différence que les Arabesses ont pitié de voir poignarder leurs amans, & que nos Dames s'en sont souvent moquées.

On prend quelque soin des Princesses quand elles accouchent ; les autres femmes n'y font pas beaucoup de façon ; je ne sçai si elles

^a L'Auteur cite pour exemple de son tems, Monsieur Clauzier, Ecuyer de Monsieur le Comte de Crussol, qui se poignarda, dit-il, pour Madame des Boulayes, Demoiselle de Madame de Crussol.

sentent nôtres, ou courageusement en se trouvent. Quelques-les sont l'enfant, vont laver Elles le natte tout de linge & crier que de lui marcher ordinairement en les él coup m de ceux gnés.

Les Arabes de la Ville habits,

ii ont les s de cou- quelquefois maîtresses lence de r. Nous ater : Je soupire patheti- souvent ment ce de met- est pour une pa- mi nous es Ara- gnarder mes s'en

es Prin- ent ; les is beau- si elles

son tems, on s'ieur le la, dit-il, eiffelle de

sentent moins de mal que les autres, ou si elles le supportent plus courageusement, mais elles accouchent en chemin & par tout où elles se trouvent comme sous leurs tentes. Quelques momens après qu'elles sont délivrées, elles prennent l'enfant, lui lient le nombril, & le vont laver à la première fontaine. Elles le mettent ensuite sur une natte tout nud, ou avec très-peu de langes, & le laissent se mouvoir & crier comme il veut, jusqu'à ce que de lui-même il se leve & puisse marcher : (ce que leurs enfans font ordinairement dans l'année :) & en les élevant ainsi, il meurt beaucoup moins de ces enfans que de ceux qui sont mieux soignés.

Les Arabes qui sont habitués à Alep, se marient d'une plaisante manière : après qu'ils ont fait les cérémonies ordinaires aux autres Arabes, l'époux fait un tour dans la Ville revêtu de ses plus beaux habits, précédé des hautbois & des

rambours, suivi des garçons de la noce ; les hommes qui sont parens, ou amis du marié, sont armés de gros bâtons, & le conduisent ensuite à la porte de la maison de la mariée, où ils trouvent une quantité de femmes qui ont pareillement de gros bâtons à la main pour leur en fendre l'entrée. Le marié se présente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons sur la tête & partout ; les garçons ne les parent pas toujours avec assés d'adresse, en sorte que le marié se trouve souvent blessé jusqu'à effusion de sang. Il entre enfin malgré ces coups, on le panse, s'il est blessé, & on l'enferme ensuite avec l'épouse, pour venger, disent-ils, son sang par un autre, & ils observent ensuite tout ce que j'ai marqué ci-devant, après la consommation du mariage. ∫

Les Turcomans ont une autre manière ; car dans le tems que le garçon vient demander une de leurs filles, & qu'ils sont demeurés d'ac-

∫ la

cord de
ma fille
du bois
à gard
je l'ai l
vous re
en con
que vo
& les v
met à
qu'on
les Ar
Les
marier
sont f
terie,
Orient
avoir c
concul
roient ;
pour le
pour le
femme
ainsi pe
pis ; ils
qui aim
& qui f

as de la noce, les parens, ou amis de gros bâtons, & le conduisent ensuite à la porte de la maison de la mariée, où ils trouvent une quantité de femmes qui ont pareillement de gros bâtons à la main pour leur en fendre l'entrée. Le marié se présente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons sur la tête & partout ; les garçons ne les parent pas toujours avec assés d'adresse, en sorte que le marié se trouve souvent blessé jusqu'à effusion de sang. Il entre enfin malgré ces coups, on le panse, s'il est blessé, & on l'enferme ensuite avec l'épouse, pour venger, disent-ils, son sang par un autre, & ils observent ensuite tout ce que j'ai marqué ci-devant, après la consommation du mariage. ∫

cord de toutes choses, ils lui disent : ma fille est allée aux champs querir du bois, & de l'eau ; elle a été seule à garder les moutons & les vaches, je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien ; si vous vous en contentez, je vous la donne telle que vous la voiez, avec ses vertus & ses vices. Cette protestation les met à couvert de toutes les choses qu'on ne pardonneroit point parmi les Arabes.

Les Arabes du commun ne se marient qu'à une seule femme, ils sont fort retenus sur la galanterie, & sur tous les vices des Orientaux. Les Emirs peuvent avoir des filles achetées pour leurs concubines. Leurs Sujets en auroient aussi s'ils avoient assés de bien pour les entretenir, & des logemens pour les mettre séparément d'avec la femme legitime. La Loy le permet ainsi pour éviter quelque chose de pis ; ils ne considerent point ceux qui aiment la pluralité des femmes, & qui sollicitent celles d'autrui. Ils

estiment beaucoup la continence, & ceux qui ne parlent jamais des femmes dans les conversations. Ils sont si sages & si discrets là-dessus, qu'ils n'oseroient parler d'aucune débauche, ni écouter de discours qui sentent le libertinage. L'Emir Turabeye, lorsque j'étois dans son camp, envoia querir à Damas des filles débauchées, qu'ils appellent comme nous filles de joie, pour ceux qui n'avoient pas assez de vertu pour garder le Célibat. Il les fit tenir à deux portées de mousquet loin du Camp, dans des tentes séparées, où elles étoient servies & entretenues aux dépens de l'Emir. Ce Prince obligeoit cependant ceux qui alloient les visiter, à les paier selon la taxe qu'il avoit imposée, sçavoir quinze sols pour chaque visite. C'étoit principalement afin que ceux qui ne pouvoient se passer de femmes, n'allassent pas solliciter les femmes ou les filles de leurs voisins, qui vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue. Quoique

& le. ce cor
Camp
de me
aband
des ge
ne fai
neur.

Les leurs fi
parle
sous d'
cienne
lousie
maison
pour c
Quant
santé,
dans u
se por
votre
me le
bien a
de res
de la c
loient
sans s'
le; ils

ce commerce fût toléré dans le Camp de l'Emir, on ne laissoit pas de montrer au doigt ceux qui s'y abandonnoient, & de les tenir pour des gens de mauvaise vie, & qui ne faisoient aucun cas de l'honneur.

Les Arabes ne parlent point de leurs femmes, aussi on ne leur en parle jamais qu'indirectement, & sous d'autres noms, c'est leur ancienne coûtume, à laquelle la jalousie a donné lieu. Ils disent, ma maison, & ceux de chez nous, pour dire ma femme & mes filles. Quand on veut s'informer de leur santé, ou leur faire des complimens dans une Lettre, on dit; comment se porte votre maison, & ceux de votre maison, &c. Quand on nomme les mâles, on dit, vos enfans bien aimés. Ils croiroient manquer de respect à ceux pour qui ils ont de la considération, s'ils leur parloient directement des femmes, sans s'excuser par quelque formule; ils diront par exemple, sauf

vôtre correction ma femme est venue, ou ma femme (parlant avec respect) ne se porte pas bien. Quelquefois aussi quand elles sont belles ou jeunes, ils ne les nomment point du tout ; ils disent seulement, ma vieille est venue, ma vieille est malade ; c'est pour éviter que l'œil, ou la malice des envieux ne leur fasse du mal, comme ils croient souvent qu'il en arrive aux enfans qui deviennent secs & languissans, par les regards de certaines gens. Ainsi quand on voit un bel enfant, on feroit un mauvais compliment à ses parens si on louoit sa beauté, ou son embonpoint ; au contraire il faut leur dire : ô qu'il est laid ! ô qu'il est vilain ! ô qu'il est maigre ! & tout ce qu'il y a de plus fâcheux, & de plus contraire à la vérité. Les Turcs, & les Grecs ont la même superstition sur ce mal prétendu que les yeux communi-

a L'erreur de croire que les yeux de certaines gens sont dangereux, n'est pas nouvelle, les Anciens en étoient prévenus, & leur superstition

& les
quent, &
aux hor
de ces c
sur leur
Les
Orienta
enfans ;
dés qu'i
homme
appelé
se fait r
d'Ali)
la mere
de leurs
pour l'a
remerci
les leur
pas de
hais pe
tres qu
autres.
les enfa
elle s'éc
animau
me à ca

étoit grande
mibi fascino

& les Coutumes des Arabes. 283
est ve
it avec
Quel-
belles
t point
it, ma
st ma-
l'œil,
te leur
roient
enfans
iffans,
gens.
enfant,
iment
auté,
traire
laid !
mai-
lus fâ-
la ve-
s ont
e mal
nuni-
certaines
lle, les
erstitio
étoit grande là-dessus : *Nescio quis teneros oculos
mibi fascino agnos.* Virgile, &c.
A a ij

CHAPITRE XIX.

De la jalousie des Arabes.

Les Arabes ont la jalousie en partage, autant & plus qu'aucune autre Nation de l'Orient, & par rapport à cela ils ont des usages singuliers, quelquefois même tragiques & barbares. Parler à quelqu'un de cornes, & de Cornards, c'est parmi eux un affront & une injure atroce, ils ne nomment point les boucs & les chèvres par leur nom par cette raison là, ils les appellent des moutons, afin de s'exprimer plus honnêtement. Le terme de Cocu est aussi une injure chez eux, & on s'en sert à l'égard des garçons & des filles, comme à l'égard des hommes mariés. On n'est point appelé de ce nom là par la débauche d'une femme, mais bien par celle d'une sœur; leur raison est qu'une femme n'est pas de leur sang, qu'ils la gardent

& la tant qu'elle est sage, qu'ils la répudient lorsqu'elle ne l'est pas, & que le Mariage étant rompu, ils n'ont plus rien de commun avec elle: mais une sœur, disent-ils, est du même sang, & nul ne peut éviter qu'une sœur débauchée ne soit sa sœur. Au reste les Arabes ne craignent gueres l'infidélité de leurs femmes, car personne ne cherche à les solliciter, n'étant pas naturellement trop engageantes, & quand elles auroient le dessein de tromper leurs maris, il leur seroit assez difficile de l'éviter; leurs tentes sont ouvertes de tous côtés, les enfans & les parens sont tous logés ensemble, & on n'oseroit forcer la nuit; car on auroit à sa suite cinq ou six cents chiens, qui abboïeroient jusqu'au jour; ainsi il faut que les femmes soient vertueuses malgré qu'elles en aient; outre que ne l'étant pas, elles seroient exposées à la cruauté, que l'honneur dont les Arabes se piquent, exige ordinairement de la part de leurs maris ou de leurs parens.

& les Coûtumes des Arabes 285

X. Quant qu'elle est sage, qu'ils la répudient lorsqu'elle ne l'est pas, & que le Mariage étant rompu, ils n'ont plus rien de commun avec elle: mais une sœur, disent-ils, est du même sang, & nul ne peut éviter qu'une sœur débauchée ne soit sa sœur. Au reste les Arabes ne craignent gueres l'infidélité de leurs femmes, car personne ne cherche à les solliciter, n'étant pas naturellement trop engageantes, & quand elles auroient le dessein de tromper leurs maris, il leur seroit assez difficile de l'éviter; leurs tentes sont ouvertes de tous côtés, les enfans & les parens sont tous logés ensemble, & on n'oseroit forcer la nuit; car on auroit à sa suite cinq ou six cents chiens, qui abboïeroient jusqu'au jour; ainsi il faut que les femmes soient vertueuses malgré qu'elles en aient; outre que ne l'étant pas, elles seroient exposées à la cruauté, que l'honneur dont les Arabes se piquent, exige ordinairement de la part de leurs maris ou de leurs parens.

Voyez ce que nous avons dit des Druzes & de leur Religion dans une note sur le chapitre I.

Les Arabes ne sont pas les seuls qui se font une espèce d'honneur de cette cruelle jalousie. Les Druzes qui habitent les montagnes, & qui n'ont aucune Religion, en sont blessés à un point que si quelqu'un leur avoit dit : comment se porte votre femme, ou votre fille, ou votre femme, ou votre fille vous saluent, elles se portent bien. Ah ! ah ! diroient-ils, voici des gens qui ont vu ma femme ou ma fille, apparemment ils les connoissent ; & la première chose qu'ils feroient pour la prétendue conservation de leur honneur, ce seroit d'aller les égorger, & ensuite ils chercheroient l'occasion de se défaire de l'homme qui leur auroit fait ce compliment. Les Arabes ne se vengeroient pas ainsi de sang froid en pareille occasion, à moins qu'il n'y eût des circonstances plus fortes & plus particulières. Ils laissent aller leurs femmes & leurs filles où bon leur semble, sans rien craindre ; ils ne les enferment point ; mais si

elles venoient à abuser de cette liberté, il que le père lui-même, en étouffant les sentimens de la nature, & n'ayant d'attention qu'à la vengeance de cette sorte d'honneur. Parmi quantité d'exemples que nous avons là-dessus, en voici un assés récent, & qui est :

HISTOIRE
de la
habitation

UN
A
qui seroit
jeune &
belle per
me étoit
l'honneur
lui de
qu'un
craignoit
le désho
prît d'

es seuls honneur es Druzes, & en si quel ment se re fille le vous n. Ah, gens que le, ap ent ; & eroient tion de aller les cherche- ire de fait ce se ven- oid en u'il n'y ortes & t aller ou bon indre ; mais si

elles venoient à abuser de cette liberté, il n'y a pas lieu de douter que le père ou le mari ne se fît justice lui-même, en étouffant les sentimens de la nature, & n'ayant d'attention qu'à la vengeance de cette sorte d'honneur. Parmi quantité d'exemples que nous avons là-dessus, en voici un assés récent, & qui est aussi funeste que véritable.

HISTOIRE TRAGIQUE
de la fille d'Abou Rebieh Arabe,
habitant de la ville d'Alep.

UN Bedouin d'Alep, appelé Abou Rebieh, avoit un fils qui servoit les François, & une jeune fille fort bien faite, & assés belle pour une Bedouine. Cet homme étoit extrêmement jaloux de l'honneur de sa famille, & de celui de toute sa race. Il avoit plus qu'un autre cette folie en partage, craignant toujours que sa fille ne le déshonorât, quelque soin qu'il prît d'observer sa conduite ; il ne

la perdoit presque point de vûe jusque là qu'après la mort de sa mere, il la faisoit coucher auprès de lui; mais soit que cette grande contrainte eût operé un effet contraire, ou que la fille fût de complexion amoureuse, toute la vigilance du pere ne put empêcher qu'elle n'eût un Amant, & qu'enfin elle ne devînt grosse. Quelques incommodités dont le pere s'aperçut bien-tôt, lui donnerent de la défiance. Un matin qu'elle étoit endormie sur la terrasse de la maison; (car on y couche en Eté dans le Levant). Abou Rebieh s'avisa de la découvrir entierement, & il reconnut la verité de la chose; il ne dit rien à sa fille, jusqu'à ce que la voyant prête d'accoucher, il lui demanda en particulier qui étoit celui à qui elle avoit eu affaire; la fille nia toujours, & dit à son pere qu'elle étoit hydropique, qu'elle ne connoissoit point d'homme, & qu'elle ne sçavoit rien de tout ce qu'il lui vouloit dire. Abou Rebieh

& le fit tout l'affaire d'en voir jamais par les me ju ment c Le per ter ju dens, d'en f au col penda & à t arrivo tems a il dor villag vé su fille qu son d heure cela; bien d matin en ch dema

fit

& les Coûtumes des Arabes. 289
 fit tout ce qu'il pût pour découvrir l'affaire; mais il lui fut impossible d'en venir à bout: la fille n'avoit jamais rien ni par la douceur, ni par les menaces; elle demeura ferme jusqu'au jour de l'accouchement qu'elle ne put plus dissimuler. Le pere n'avoit pas voulu l'inquieter jusqu'alors, crainte des accidens, qui auroient pû l'empêcher d'en faire un exemple. Il la traita au contraire fort doucement: cependant il cacha à tous ses parens, & à tous ses amis le malheur qui arrivoit dans sa famille, & quelque tems après que la fille fût relevée, il donna l'enfant à nourrir à une villageoise, feignant de l'avoir trouvé sur les chemins, & il dit à sa fille qu'il en usoit ainsi pour cacher son deshonneur; la pauvre malheureuse crut d'en être quitte pour cela; mais Abou Rebieh pensoit bien differemment. Il s'en alla un matin trouver le Cadi, ou le Juge en chef de la ville d'Alep, pour lui demander la permission de tuer sa

B b

fille, & il lui en dit la raison. Le Cadi fut si étonné de cette proposition, qu'il le renvoïa en le traitant de fol, & en lui disant que la Justice de Dieu ne laisseroit pas un crime de cette nature impuni, & que s'il le commettoit, il seroit châtié rigoureusement; il le chassa enfin. & ne voulut pas l'écouter davantage. Abou Rebieh eut là dessus un si grand dépit, qu'il alla vendre tout ce qu'il avoit de bien & de hardes dans sa maison, il en mit l'argent dans un sac, & vint le jeter aux pieds du Pacha d'Alep en lui disant: Seigneur, je viens vous donner tout le bien que j'ai au monde, il ne me reste plus que l'honneur, donnez-moi la permission de tuer ma fille, qui a perdu le sien & celui de sa Nation, afin que je puisse réparer par sa mort le tort qu'elle a fait à toute sa race, ou faites moi mourir, car je ne sçaurois survivre à mon malheur. Le Pacha fut si saisi d'horreur d'entendre cette résolution, qu'il

& le voulut le renvoyer avec son argent; mais l'Arabe se jeta à ses pieds fondant en larmes, & faisant de vives instances, sans que le Pacha pût jamais consentir à cette inhumanité: au contraire ce Gouverneur fit tout son possible pour l'adoucir, le consoler, & pour lui ôter ce noir dessein de l'esprit. Abou Rebieh connut bien qu'il ne lui seroit jamais permis de l'exécuter, & que le Pacha touché de compassion pourroit bien lui faire enlever sa fille, ce qui seroit encore pis pour lui. Il reprit donc son argent, & il se retira, laissant le Pacha quasi persuadé qu'il pardonneroit à son enfant. Mais Abou Rebieh ne perdit point de tems; il alla prier tous ses parens, & ses amis à dîner le lendemain chez lui, & il emploïa la plus grande partie de son argent à tout ce qu'il falloit pour faire un festin des plus magnifiques selon leur condition. Pendant qu'on faisoit la cuisine, & que les conviés s'entretenoient en-

son. Le Pacha voulut le renvoyer avec son argent; mais l'Arabe se jeta à ses pieds fondant en larmes, & faisant de vives instances, sans que le Pacha pût jamais consentir à cette inhumanité: au contraire ce Gouverneur fit tout son possible pour l'adoucir, le consoler, & pour lui ôter ce noir dessein de l'esprit. Abou Rebieh connut bien qu'il ne lui seroit jamais permis de l'exécuter, & que le Pacha touché de compassion pourroit bien lui faire enlever sa fille, ce qui seroit encore pis pour lui. Il reprit donc son argent, & il se retira, laissant le Pacha quasi persuadé qu'il pardonneroit à son enfant. Mais Abou Rebieh ne perdit point de tems; il alla prier tous ses parens, & ses amis à dîner le lendemain chez lui, & il emploïa la plus grande partie de son argent à tout ce qu'il falloit pour faire un festin des plus magnifiques selon leur condition. Pendant qu'on faisoit la cuisine, & que les conviés s'entretenoient en-

semble, Abou Rebieh monta dans la chambre de sa fille, l'égorgea comme une pauvre brebis, & mit la tête dans un plat, qu'il couvrit, & qu'il rangea lui même dans un coin de la cuisine pour être servile dernier. On mit les viandes sur la table; Abou Rebieh s'assit, & mangea comme les autres, une heure durant: vers la fin du repas il dit aux Convies: Messieurs, que mériteroit, à vôtre avis, un enfant qui auroit deshonoré sa maison, sa Nation, & toute sa race? Ils lui répondirent qu'il mériteroit la mort. Il rêva un moment, & puis il ordonna qu'on lui apportât le plat qui étoit couvert; il continua ensuite, & leur dit: Je ne doute pas que vous ne soiez assez bons pour vous contenter du méchant repas que je vous ay donné, eu égard à ma condition; mais voici un autre mets qui vous sera sans doute plus agréable, & dont vous devez être bien satisfaits; là-dessus il découvrit le plat. Toute la com-

& l'pagnie de cet
rent la
comme
desord
se reme
conta l
fille, l
& ce q
Pacha
tant qu
Nation
mille l
perdu
vouloir
dû à c
leur av
stant le
cuëil,
ordina
tations
qu'on
étoit n
ces fu
Abou
Arabes
plus à A

ita dans
égorgea
& mit
ouvrit,
sans un
servile
sur la
& man-
heure
il dit
ne me-
enfant
aison,
e? Ils
roit la
& puis
tât le
tinua
doute
bons
chant
é, eu
voici
sans
vous
dessus
com-

pagnie frémit d'horreur à l'aspect de cette cruauté, les uns quittèrent la table, les autres devinrent comme immobiles, & tout y fut en desordre. Abou Rebieh les pria de se remettre & de l'écouter. Il leur conta le soin qu'il avoit pris de sa fille, la faute qu'elle avoit faite, & ce qui s'étoit passé entre lui, le Pacha, & le Cadi d'Alep, ajoutant que puisqu'il avoit rendu à sa Nation, à ses parens, & à sa famille l'honneur que sa fille avoit perdu, il les prioit bien fort de lui vouloir aider à rendre ce qui étoit dû à cette pauvre Victime qu'il leur avoit sacrifiée. On mit à l'instant le corps & la tête dans un cercueil, & on la porta au Cimetiere ordinaire, avec les mêmes lamentations, & les mêmes cérémonies, qu'on auroit observées, si la fille étoit morte de maladie. Dès que ces funeraillies furent achevées, Abou Rebieh s'en alla chez les Arabes du Desert, & ne revint plus à Alep, craignant avec raison

que le Pacha, ou le Cadi ne le fissent punir, quand ils auroient appris cette catastrophe. Son fils demeura avec les François dont il apprit fort bien la Langue, & il se fit Courrier. Les François l'envoioient par tout avec leurs dépêches, & ce fut par ce moien que j'appris de lui-même l'histoire tragique de sa sœur. Cette histoire m'a depuis été confirmée par Monsieur Bonin, qui étoit Consul à Alep dans le même tems qu'elle arriva.

CHAPITRE XX.

Des Plaisirs, & des divertissemens que prennent les Arabes.

Les Arabes ne sont pas dans un état, ni dans des lieux, à pouvoir jouir des plaisirs qu'on trouve ordinairement dans les villes. Ils s'en font un très particulier de vivre à la campagne, & d'y mener une vie libre & sans grand em-

& les
embarras
& de la
tion &
d'état.

Les
ailleurs
ter à c
d'un vi
garde
chasse
coups d
vres &
levriers
sement
seaux d
drix, &
à tirer,
à coups
peu qui
Ils se
& passe
prendre
s'entret
& de tou
vent :
ment f
converf

e le fil
ient ap
fils de
dont il
, & il se
is l'en
s dépê
en que
ire tra
histoire
r Mon
onful
'elle ar-

embarras, ils y trouvent du repos & de la douceur, exempts d'ambition & d'envie de changer jamais d'état.

Les hommes (comme j'ai dit ailleurs) passent leur tems à monter à cheval, pour se promener d'un village à l'autre, ils prennent garde à leur bétail; ils vont à la chasse du sanglier, qu'ils tuent à coups de lance; ils forcent les lièvres & les gazelles, avec de grands levriers qu'ils nourrissent soigneusement pour cela; ils ont des oiseaux de proie dressés pour la perdre, & ceux qui sont accoutumés à tirer, tuent aussi les autres oiseaux à coups de fusil, mais il y en a très peu qui s'en servent parmi eux.

Ils se visitent les uns les autres, & passent des journées entières à prendre du tabac & du café, & à s'entretenir des affaires du tems, & de toutes les histoires qu'ils sçavent : comme ils sont naturellement fort sérieux, ces sortes de conversations font leurs divertissemens.

mens les plus ordinaires. Ils parlent de la guerre, de leurs courses de ce qui leur est arrivé pendant leur vie, & de ce qu'ils ont entendu dire à leurs peres, lesquels leur ont laissé les traditions de leurs Ancêtres; ils n'ont presque point de livres, & ne s'amusent point à lire. Ils ne connoissent ni cartes, ni dez, & rien de tout ce qui peut exciter quelque passion, n'est en usage parmi eux: ils ne jouent ni argent, ni meubles, ils se contentent de voir l'évenement de la perte ou du gain. Les jeux des Echets, ceux des Dames; & du *Mangala* sont les seuls auxquels ils se divertissent.

Ce *Mangala* est composé d'une table de bois, où il y a douze creux faits comme les coupes d'une petite balance, dans chacun desquels ils mettent six petites pierres, ou autant de fèves, ou de coquilles. Les deux joueurs vident successivement chacun un trou, & ils font le tour du *Mangala* en mettant une pierre à chacun des autres

& les creux, me un sy trois pierres ge à la Ils r mir, & des, c avons ment p à chev vauz p qu'ils c Les ne cor fer enf le mér point l chante uni, a de gra en mê sont c des tar quette mains sont c

Ils par-
courses
pendan
enten-
iels leur
urs An-
oint de
t à lire
ni dez
exciter
ge par-
ent, n
de voir
lu gain
les Da-
es seuls

d'une
creux
e petite
uels ils
ou au-
quilles.
iccessi-
ils font
ertant
autres

creux, & lorsque la dernière forme un nombre pair avec celles qui s'y trouvent, on prend toutes les pierres; & celui qui en a davantage à la fin du jeu, a gagné la partie.

Ils montent à cheval avec l'Emir, & s'exercent au jeu des Geriddes, ou des Roseaux dont nous avons déjà parlé. Ils s'accoutument par cet exercice à se tenir bien à cheval, & ils dressent leurs chevaux par le même moyen, à l'usage qu'ils ont accoutumé d'en faire.

Les divertissemens des femmes ne consistent qu'à se visiter, à causer ensemble, à chanter, & à faire le ménage de la maison. Elles n'ont point l'usage de la musique, elles chantent naturellement d'un ton uni, assez lent & languoureux, avec de grandes pauses, & des reprises en même tems; leurs instrumens sont des violons, des tambours, des tambours de basque & des cliquettes, ils en mettent aux deux mains en dansant. Ces cliquettes sont deux petites pieces de bois.

bien dur, comme de l'ébène ou du bois, rondes & longues comme deux petits cervelas: elles en tiennent une pièce avec le pouce, & l'autre avec le reste des doigts; elles les choquent en serrant la main avec tant d'adresse, qu'elles leur font faire le même effet que font nos castagnettes: c'est avec cela & avec le tambour de basque qu'elles marquent la cadence. Les tambours sont d'une pièce de bois creusée, & de la grandeur d'une cullière à pot, le manche en est fort long, & il n'y a ordinairement que deux ou trois cordes d'airain, ou de boïau, sur lesquelles elles forment toutes sortes de tons; les violons sont quarrés, & le dessus est de parchemin, ils n'ont qu'une seule corde de crin pareille à celui de l'archet; le manche en est fort long, ces poils au reste frottés avec de la résine, font un son assez lugubre & sombre. Ils ont encore des flutes de bois & de roseaux, les premières sont à peu près comme

& les

les nôtre
fort long
en souffl
maniere
tre dans
passe par
bien tou
& ils s'e
& dans
Arabes:

Les h
general
blic, il
honnêtu
parmi e
qui voi
veut poi
n'ont p
sent me
& de t
reille
manier
gestes,
nauder
jouant

e ou du
comme
n tien-
ice, &
rts; elles
a main
les leur
ne font
: cela &
qu'elles
s tam-
is creu-
; cullie-
est fort
ent que
in, ou
les for-
les vio-
sus est
qu'une
à celui
est fort
és avec
sez lu-
encore
seaux,
comme

& les Coûtumes des Arabes. 299

les nôtres; celles de roseaux sont fort longues, & leur son se forme en soufflant à l'embouchure, d'une manière que la moitié du vent entre dans la flute, & l'autre moitié passe par dehors. Ils accordent fort bien tous ces instrumens ensemble, & ils s'en servent chez les Princes, & dans toutes les occasions où les Arabes se réjoüissent.

Les hommes, ni les femmes en general, ne dansent point en public, ils croient cet exercice mal-honnête: il y a cependant des gens parmi eux qui en font métier, & qui vont danser par tout où l'on veut pour de l'argent. Ces danseurs n'ont point de pas réglés, & dansent moins des pieds, que des mains, & de tout le reste du corps; l'oreille les conduit, & toute leur manière de danser ne consiste qu'en gestes, en contorsions, & en mimauderies burlesques, toujours en jouant des cliquettes.

CHAPITRE XXI.

De la maniere dont les Princesses Arabes se visitent.

LE seul plaisir que les femmes peuvent prendre chez les Arabes, est celui de la conversation qu'elles ont ensemble sous leurs tentes: les lieux où elles sont campées ne leur fournit rien d'agréable, qui puisse les obliger d'en sortir. Et comme elles se font un honneur de ne pas se montrer, celles dont la qualité les distingue du commun, ne vont point se promener dans les villages & dans les autres lieux un peu éloignés du Camp, où elles pourroient se divertir, s'il leur étoit permis de se communiquer à toutes sortes de gens.

Les Princesses ne sortent ordinairement de leurs tentes que le soir après le Soleil couché; & si c'est plutôt, les voisins se cachent par respect, comme j'ai dit, & les

& les
laissent
l'air pour
le reste
les tent
fermée.

On
détail d
qu'on p
de rire
fontiers
des réc
quefois
de deu
tres Pr
les acc
toute
ce font
proche

J'ai
Camp
noient
me : l
monté
d'un t
douzai
en file
main.

XI.

Princesses

femmes

les A

rstation

s leurs

: cam

agrea

en for

à hon

celles

ne du

rome

es au

Camp,

ir, s'il

muni

me : l

monté

d'un t

douzai

en file

main.

laissent dans la liberté de prendre l'air pour quelques momens, tout le reste de la journée se passe dans les tentes, où elles demeurent enfermées.

On ne sçauroit entrer dans le détail de leurs occupations, tout ce qu'on peut en juger par leurs éclats de rire, c'est qu'elles causent volontiers, & qu'on les entretient par des récits fabuleux. Elles font quelquefois de petits voïages d'une ou de deux lieuës, pour visiter les autres Princesses; aucun homme ne les accompagne, & c'est assés pour toute leur garde de sçavoir que ce sont des femmes, pour n'en approcher en aucune façon.

J'ai vû arriver de ces Dames au Camp de l'Emir Mehemet, qui venoient visiter la Princesse sa femme: la dernière qui y vint étoit montée sur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de fleurs, une douzaine de femmes marchoient en file devant elle, tenant d'une main le licol du chameau; elles

chantoient les louanges de leur maîtresse, & des chansons qui marquoient leur joie, & le bonheur qu'elles avoient d'être attachées au service d'une si belle & si aimable Dame. Elle étoit parée de tous ses atours, couverte d'un grand voile blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, en gardant un silence profond & tel que sa qualité le demandoit; celles des servantes qui marchaient devant, & qui étoient les plus éloignées de sa personne, venoient à leur tour se mettre à la tête du chameau, & prendre le licol auprès de la Princesse, lorsqu'elle avoit marché une vingtaine de pas, cédant cette place aux autres, comme étant le poste d'honneur. La femme de l'Émir envoya les siennes au devant, & elles se joignirent aux autres, qui par honneur leur cederent entièrement le licol, & se mirent derrière le chameau, marchant en cet ordre jusqu'à la tente, où elle descendit, appuyée & soutenue par les femmes, qui



*La Princesse Épouse du
Grand Emir*

& l'étoient. Alors elle semble la belle La femme me tenir voir, à gens; e la mena lation é celles l & leur chose : rées un Après les Da furent suivant conti en ten de joie n'est ul cris se langue tout au tion, e Lu, l

Et les Coutumes des Arabes. 303

étoient allées au devant d'elle. Alors elles chanterent toutes ensemble la beauté, la naissance, & les belles qualités de cette Princesse. La femme de l'Emir sortit en même tems de sa tente pour la recevoir, accompagnée du reste de ses gens; elle la prit par la main, & la mena dans sa maison, où la collation étoit déjà préparée. Les Princeses se baisèrent plusieurs fois, & leurs femmes firent la même chose entr'elles, après s'être retirées un peu à l'écart.

Après les complimens ordinaires, les Dames se mirent à table, & y furent long-tems, pendant que les suivantes qui ne servoient point, continuoient leur chant, & de tems en tems elles pouffoient des cris de joie faits d'une maniere qui n'est usitée que dans ce pais-là. Ces cris se font par un battement de la langue contre le palais, qui dure tout autant qu'on a de la respiration, en disant d'un ton glapissant: Lu, lu, lu, lu, lu, fort vîtement



articulé: ceci ne se fait jamais que pour témoigner une joie extraordinaire, & pour quelque chose de considerable. Tous les hommes décampent alors des environs de cette tente; l'Emir même n'y entre point, tant que les Dames d'une autre famille y demeurent, pour leur laisser la liberté entière de se réjoüir entre elles.

Après que la Princesse eût été regalée de café, de tabac, & de forbet, & qu'on lui eût versé de l'eau de senteur sur le visage, & sur les cheveux, on la parfuma avec la fumée du bois d'Aloës, qui brûloit dans une castolette, faite à peu près comme un de nos encensoirs, qu'on mettoit sous le voile dont on lui avoit enveloppé la tête exprés; elle se leva ensuite, on la remit sur son chameau, & elle s'en alla dans le même ordre, sans être reconduite, & sans aucune autre cérémonie. On ne reconduit point les gens en Orient, & ceux qui s'en vont, partent toujours sans dire adieu,

Et adieu, on, l, sépar, lors c, tout, hôtes, le pla, La, saluer, baiser, deux, suite, porte, & ch, propr, qu'ell, mains, font a, la ma, Princ, faveu, mettr, pieds, vent e, coup, ste, c, devoi,

ais que adieu, & cela pour s'épargner, dit-
traor- on, la douleur ou le regret de la
iose de séparation. C'est tout le contraire
nes dé- lors qu'on arrive, car alors on met
e cette tout en usage pour persuader aux
point, hôtes le contentement, la joie, &
tre fa- le plaisir que l'on a de les recevoir.
laisser La maniere dont les femmes se
tir en- saluent ordinairement, est de se
baïser au front, au menton, & aux
ût été deux jouës; elles se prennent en-
& de suite par la main droite, qu'elles
rsé de portent à la hauteur de la bouche,
ge, & & chacune baise plusieurs fois sa
a avec propre main, parmi les complimens
ni brû- qu'elles se font, tant que leurs
à peu mains sont jointes. Les femmes qui
soirs, sont au service des Dames baisent
ont on la main de leur Supérieure & des
xprés, Princesses lorsqu'elles leur font la
nit sur faveur de le souffrir, & de ne per-
a dans mettre pas qu'elles leur baisent les
recon- pieds, ou le bord de la robe. Elles vi-
céré- vent ensuite en particulier avec beau-
int les coup de familiarité; pour tout le re-
ui s'en ste, chacune d'elles sçait si bien son
is dire devoir, qu'on n'entend gueres les
adieu.

maîtresses quereller les servantes.
il en est de même parmi les hom-
mes, on y voit tant de douceur &
tant de moderation, que j'aurois
eu de la peine à le croire, si je ne
l'avois remarqué plus d'une fois
durant mon séjour chez les Emirs.

CHAPITRE XXII.

*Du temperamment des Arabes, &
de l'usage de la Medecine parmi
eux.*

S'IL est vrai que les maladies
dont nous sommes si souvent
affligés, ne viennent ordinairement
que des excès de la bouche, & de
la diversité des ragoûts & des faul-
ses qu'on invente tous les jours
aux dépens de nôtre santé, & de
tems que nous aurions à vivre, on
jugera aisément par la maniere
dont les Arabes se gouvernent
qu'ils y doivent être moins sujets
que les autres Nations, sur tout

celles de l'Europe. Les Arabes mangent rarement sans nécessité, & mangent toujours les mêmes viandes, & en petite quantité. L'usage du vin qu'ils n'ont pas, & dont ils ne se servent point dans leurs repas ordinaires, leur sert de remede dans les occasions. Celui de ne point boire dans leurs legers repas, ou une fois après seulement, les empêche de manger au-delà des besoins de la nature, & la sobriété qui est chez eux un point d'honneur, doit sans doute les délivrer de toutes les indispositions qu'on attribüë avec raison à nôtre intemperance.

Les Arabes sont naturellement secs & robustes, d'une complexion froide, & un peu mélancolique, qui domine doucement sur celle qui cause nos passions & nos emportemens. Le froid & le chaud auxquels ils s'occoûtument dès leur jeunesse, l'incommodité de coucher sur la dure, & tant d'autres fatigues qu'ils ont dans leur camp, & dans leurs voïages, leur rendent

le corps si endurci aux travaux, que rien ne sçauroit plus les incommoder. Ils s'appliquent le feu sur la tête, sur les bras, & sur les autres parties du corps, où ils sentent quelque douleur, avec une petite méche de coton, laquelle brûlant peu à peu, communique sa chaleur à la partie affligée, & en approchant enfin de la chair, il la cauterise d'une maniere que la cicatrice y reste toujours. Quand ils ont la fièvre, ils se mettent au soleil durant le frisson, & à l'ombre d'abord que la chaleur les prend. Ils se couchent où ils se trouvent, s'ils ne peuvent se tenir debout, aiant une cruche d'eau auprès pour boire tout leur saoul lors que l'alteration les presse.

Ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens, (c'est parmi eux une indécence insupportable, dont j'ai dit la raison.) Ils n'ont point d'Apoticaïres pour leur composer des medecines, ni de Medecins pour leur en ordonner,

& ils souffrent patiemment leurs maux, en disant qu'il n'y a point d'autre Medecin que Dieu; ainsi ils ne se font point d'autres remèdes dans les maladies, que ceux qui leur sont proposés par certaines femmes, qui ont des secrets particuliers, dont elles se servent pour toutes sortes d'infirmités. Ils ont de la foy pour certains caracteres que leurs gens de Lettres leur font avaller, aussi bien que pour d'autres qu'ils portent pendus au col, & pour des Oraisons qu'ils leur donnent par écrit.

Ils n'aiment point à être saignés, parce, disent-ils, que l'ame est dans le sang, & qu'on n'en scauroit tirer du corps sans diminuer la vie; ils donnent pour exemple qu'une poule, ou un mouton est mort dès qu'il n'a plus de sang dans les veines: cela n'empêche pas pourtant que quand ils ont quelque blessure, ils ne se laissent faire tout ce qu'on veut. Ils sont persuadés de l'utilité de la Chirurgie, mais ils ne

croient nullement à ce que nous appellons Medecine. On ne trouve plus personne qui l'exerce parmi les

* Arabes, quoique les plus grands hommes de cette profession soient sortis de ce peuple. Il n'y a que ceux qui habitent les Villes, qui ont conservé les écrits des anciens Medecins. Cheikh Mehemet Eben Sina

que nous nommons par corruption ^a Avicenne, est presque le seul Auteur Arabe qu'il y ait aujourd'hui dans l'Empire Ottoman. Il y en a beaucoup d'autres qui traitent de la vertu des plantes, & des drogues dont nous nous servons; mais les Bedouins ne s'en embarrassent point.

Dieu a écrit sur leur front, disent-ils, le tems qu'ils doivent vivre, & toute la Medecine ne scauroit les empêcher de mourir quand l'heure en sera venue; ils vivent fort long-tems: j'ai vû des vieillards

^a Les Arabes l'appellent ordinairement Ebn Sina, c'est un de leurs plus grands Philosophes & Medecins, & il est mort l'an 428. del' Hegire.

^{*} Cela ne doit s'entendre que des Arabes du desert; car les autres Arabes cultivent encore la Medecine; & outre les écrits d'Avicenne, ils ont une infinité de Livres sur cette science, composés en leur langue, dont quelques uns mêmes sont assez modernes.

de cent ans, selon leur compte, qui n'avoient jamais été malades, & qui étoient aussi forts & aussi rigoureux dans tous leurs exercices, qu'un homme de trente-cinq ans parmi nous.

CHAPITRE XXIII.

Des heritages des Arabes, de leurs funeraillles, & de leur maniere d'enterrer les morts.

Les Arabes n'ont jamais de procès pour les successions ni pour le partage des biens : les heritiers partagent également, ou s'accordent entre eux par l'autorité de l'Emir, ou par l'estimation que les amis communs font de leurs biens, qui ne consistent qu'en tentes, en meubles, & en bétail : cela se fait immédiatement après les funeraillles du défunt ; le changement des lieux où ils campent, ne leur permet pas d'en avoir de desti-

nés pour le Cimetiere ; on choisit toujours un endroit un peu élevé & écarté du Camp. Ils y font une fosse où ils mettent le corps, & ils le couvrent de terre, & d'une quantité de grosses pierres, crainte que les bêtes ne le déterrent. Mais avant que de l'y porter, ils le lavent & le cousent dans un drap ; ils le mettent ensuite sur une espee de brancart, que quatre ou six hommes portent en chantant des prieres, & les loüanges de Dieu. Les hommes ne pleurent point sur le mort, afin de ne témoigner aucun regret de l'accomplissement de la volonté Divine, considerant d'ailleurs que c'est une necessité, & esperant de revoir leur parent ou leur ami dans le Paradis. Les femmes au contraire suivent le corps en pleurant, parce que selon leur Loi n'étant point admises dans le séjour des bienheureux, elles ne seront logées que dans les dehors avec les Chrétiens, & ne verront plus après sa mort celui qu'elles

quelles ont aimé pendant leur vie. Il y a, disent-ils, des filles en leur Paradis destinées pour la récompense de ceux qui seront Musulmans, c'est-à-dire, sauvés; ils en auront tout autant qu'ils en pourront souhaiter. Elles sont perpétuellement Vierges, & dans une jeunesse de quinze ans. Mahomet décrit les beautés & les délices de ce Paradis, & les peines des damnés dans

Mahomet n'a point écrit de Livre particulier sur le Paradis & sur l'Enfer, & proprement ce sont les Prophètes qui ont écrit l'Alcoran, & non pas Mahomet, qui n'a pas fabriqué tout seul. C'est dans l'Alcoran que se trouve tout ce que les Musulmans sont tenus de croire sur ces deux points. Au reste il n'est pas vrai, comme on le pense communément en Europe, qu'ils ne reconnoissent point d'autre beatitude après cette vie, que la jouissance des plaisirs des sens; cela se prouve par le texte même de l'Alcoran, & par les plus habiles Paraphrastes & Commentateurs de ce Livre. Enfin quoiqu'il y ait bien des choses dans la Description de leur Paradis qui semblent grossières & sensuelles, il y a beaucoup d'apparence que ce sont plutôt des allegories & des paraboles que de véritables Histoires, selon la Remarque de quelques Sçavans hommes, & selon le sentiment des plus habiles Mahometans. Ce Livre dont parle Monsieur d'Arvieux, & qui a donné lieu à cette Remarque, est un Livre supposé.

un livre, dont je donnerai quelque jour la traduction au Public. Les curieux y verront les erreurs & les superstitions de ses Sectateurs. Ces femmes crient de toute leur force, s'égratignant les bras, les mains & le visage, arrachant leurs cheveux, & se prosternant de tems en tems, comme si elles étoient pâmées de douleur; elles prennent des poignées de terre, ou de fable, & le jettent sur leur tête & sur leur visage; elles courent, s'arrêtent, & font à peu près les mêmes postures & les mêmes contorsions que font parmi nous ceux qu'on appelle possédés. Les femmes qui ne sont point parentes du défunt, & qui suivent par cérémonie, ne se font pas de si grandes violences; elles sont vêtues d'un vieux Aba, & d'un voile bleu, pour marque de leur deuil, & pleurent, en chantant le panegyrique du défunt; elles reviennent ainsi chez les parentes, avec qui elles demeurent tout le reste du jour, & on leur y donne à

quel manger. Les hommes se retirent au-
public, tous resignés à la volonté de Dieu,
urs & après qu'ils ont repeté plusieurs fois
teurs, ces mots : Dieu leur fasse mise-
e leur ricorde, la Providence en a voulu
s, les disposer ainsi, telle étoit sa desti-
leurs née, que la Toute-puissance avoit
tems écrite sur sa tête, & son heure étoit
nt pâ- venuë. Ils font ensuite leurs com-
ment plimens aux parens, & leur témoi-
able, gnent par ces deux mots *Khaterma*
leur *andek*, qu'ils prennent beaucoup
ent, de part à leur affliction : *Selamet*
ostu- *errassek*, Dieu conserve vôtre tête,
que &c.

Voilà de quelle maniere vivent
pelle & meurent les Arabes Bedouïns,
font & tels qu'étoient ceux qui habitoient
qui dans le Mont Carmel & les environs,
font le dans le tems que j'étois auprès du
elles Grand Emir, & que ces observa-
, & tions ont été écrites. Il y a eu depuis
de beaucoup de révolution dans ce
van- Gouvernement. Les Arabes qui le
elles possédoient sous l'autorité des Pa-
tes, chas, ne l'ont plus, & c'est mainte-
ne à nant les Turcs qui s'en sont char-

316 Les Mœurs, &c. des Arabes.
gés, au grand déplaisir des Peuples
qui se trouvoient fort heureux sous
celui des Turabeyes. Ces Arabes
ont passé dans d'autres endroits de
la Palestine, au delà du Jourdain
depuis plusieurs années. On en pour-
ra donner des nouvelles dans la
suite, si l'on met au jour le reste de
mes Memoires.

* C'est le sort des Arabes du désert de n'être
pas long tems fixes dans les mêmes lieux : la
beauté & les commodités d'un País les attirent
ils s'y maintiennent tant qu'ils peuvent; la moindre
révolution les en éloigne : Dieu livra autre-
fois à leurs Ancêtres les Provinces d'Ammon &
de Moab, selon la Prophétie d'Ezechiel, chap.
25. vers. 4, non pas, dit le Pere Calmet, qu'ils
en eussent fait la conquête par les armes; mais
parce que les Caldéens ayant assujetti ces País,
& en ayant conduit les habitans au delà de l'Euf-
rate, les Arabes voisins charmés de la beauté &
de la fertilité de ces Provinces, s'y jetterent &
s'y conserverent en la place des premiers habi-
tans : le sçavant Commentateur remarque que
dans ce passage d'Ezechiel le génie & la maniere
de vivre de nos Arabes sont parfaitement bien ex-
primés : leur nourriture, dit-il, est le laitage,
leurs demeures des tentes, leurs richesses des trou-
peaux, leurs montures des chameaux, sans villes,
sans villages, sans maisons, sans demeures fixes;
ils passent d'un lieu & d'une Province à une au-
tre, selon que le tems, leur fantaisie, & la qualité
des pâturages les y attirent.





DESCRIPTION

GENERALE

DE L'ARABIE,

FAITE PAR LE SULTAN

ISMAEL ABULFEDA,

*Traduite en François sur les meilleurs
Manuscripts, éclaircie par des
Notes, &c.*

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR à qui nous devons cette Description de l'Arabie, est un des plus celebres parmi les Orientaux. Son non entier & ses qualités tirées des Ecrivains Arabes, & du titre de ses ouvrages, sont, *Almalic Almuayd Amaddin Abulfeda Ismael, Ebn Malic Alafdal Nouraddin Aly, Ebn Iumaladdin Mahmoud, Ebn Omar, Ebn Schahinschah, Ebn Ayoub, Sahab Hamah*, c'est-à-dire, le Roi aidé de Dieu, l'appui de la Religion, le Pere du rachat, Ismael, fils du très-excellent Roi, lumiere de la Foi, Aly, fils de Mahmoud, beauté de la Religion, fils d'Omar, fils de ^a Schahinschah, fils d'Ayoub, Prince ou Sultan de Hamah.

^a Schahinschah, c'est-à-dire Empereur des Empereurs.

On voit par cette maniere ordinaire aux Orientaux, d'exprimer les qualités, & une partie de la Genealogie des Grands, dans leurs ti-

ij AVERTISSEMENT.
 tres, qu'Abulfeda étoit de la Maison des Ajoubites, ou Jobites, dont Ayoub a été le Chef, Maison qui a donné naissance au Grand Saladin, & à d'autres fameux Capitaines. Il est appelé Roi, Prince, & Sultan, parce qu'il étoit de race Royale, & qu'il a lui-même regné en Syrie après son pere, & son frere aîné, dans une étendue de païs dont la ville ^a de Hamah étoit la capitale.

Il acheva son ouvrage Geographique vers l'an 1321. & l'on croit qu'il a vécu jusqu'en l'année 1345. ^b Cet ouvrage est une Geographie,

^a Hamah est selon plusieurs Auteurs la ville de Hammoth dans la Galilée, anciennement comprise dans la Tribu de Nephtali, de laquelle il est parlé dans le chapitre 21. verset 32. de Josué. Abulfeda lui donne 60. degrez 45. minutes de longitude, & 34. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale.

^b Entre plusieurs fautes qui se trouvent dans le Dictionnaire Historique de Morery, sur l'article d'Abulfeda, il est dit que quelques Sçavans ont cru qu'il a vécu dans le IV. siecle, erreur dont la fausseté saute aux yeux, & dont Morery ne s'est pas apperçu; car Abulfeda, de l'aveu de Morery, étoit Mahometan: or le Mahome-

AVERTISSEMENT.

écrite en Arabe, intitulée *Takouira*
Abuldan, divisée en plusieurs ta-
bles, & traitée selon la methode
que l'on va voir au sujet de l'Ara-
bie : c'est un abrégé, ou plutôt un
extrait judicieux de ce que les meil-
leurs Auteurs Orientaux ont écrit
sur la Geographie, & parmi ces
Auteurs il y en a quatre prin-
cipaux, sur lesquels tout l'ou-
vrage d'Abulfeda est appuié, sça-
voir :

I. Abu Rihan, surnommé Albi-
runi, à cause qu'il étoit natif de
Birun, dans le país de Khuaref-
me. Il a composé un Canon Geo-
graphique à l'imitation de Ptolomée.

II. Abu Nassar Mohammed
Tarkani, appelé par les Arabes

Al-Biruni, n'a commencé que dans le VII. siecle,
comme tout le monde sçait, &c.

Il est aussi échappé quelque chose à l'exac-
titude de M. Bayle, sur le chapitre d'Abulfeda dans
son Dictionnaire Critique, quoiqu'il relève plu-
sieurs bévûes de Postel, de Pocok, & d'Erpe-
dus, garands de Morery, sur le même cha-
pitre.

IV AVERTISSEMENT.

Al Fariabi, & par les Européens
Alfarabius, parce qu'il étoit natif
de Farab, qui est la ville d'Otrar.
Il est estimé le plus grand Philoso-
phe des Musulmans, duquel Avi-
cenne même confesse avoir puisé
toute sa science. On lui attribue
entre autres ouvrages la traduction
des Analytiques d'Aristote.

III. Othman Ebn Said, Al ma-
grebi, ou l'Africain.

IV. Et l'Auteur du Livre ano-
nyme intitulé la quatrième partie
de la Terre, qui n'est pas habitée.
Livre traduit d'abord du Grec en
Syriaque, & ensuite en Arabe par
ordre d'Almamon, septième Ca-
life de la Maison des Abassides,
Prince curieux & grand amateur
des Sciences & des gens de Let-
tres.

Dans cette Geographie Abul-
feda s'écarte de la methode de
Ptolomée, & des autres Geogra-
phes Grecs & Latins, même des
Arabes anciens, qui commencent

Mai-
, don
n qui
Sala-
pitai-
e, &
race
regné
frere
païs
oit la

gra-
croit
345.
hie,

ville
ment
uelle
e Jo-
ninu-
es de

dans
l'ar-
rans
teur
ery
ver
ne-

AVERTISSEMENT. V

les longitudes par les Isles Fortunées ou Canaries ; il commence les siennes par le rivage de l'Océan occidental, & proprement par le dernier Cap qui sert en partie à former le Détroit de Gibraltar.

A l'égard des climats, outre les sept climats de Ptolomé, selon lesquels nôtre Auteur a disposé ses Tables, & qu'il appelle véritables climats, il en établit vingt-huit autres qu'il nomme climats connus. Il entend par climat connu, un Pais entier, un Roïaume, &c. qui contient plusieurs Regions ou Provinces ; & sur ce principe il fait de l'Arabie entiere son premier climat connu, par une raison de Religion, à cause du Temple fameux qui est à la Mecque, & du tombeau de Mahomet qui est à Medine.

Pour marquer les distances itinéraires des lieux, il se sert de plusieurs mesures, qui sont en usage chez les Orientaux : nous les expli-

vj AVERTISSEMENT.
querons lorsque l'occasion s'en présentera dans cette Description de l'Arabie.

La Geographie d'Abulfeda a été traduite en Turc, accompagnée d'un Commentaire, par Sipahi Zade, qui la presenta au Sultan Amurath III. sur la fin du XVI. siecle. Ce Livre ne nous est point encore venu du Levant.

Quoique a l'ouvrage dont nous parlons soit très-estimé & connu depuis long-temps en Europe, il ne s'est encore trouvé personne qui ait entrepris d'en faire une traduction entiere. Jean Grave, sçavant Mathematicien Anglois, & qui avoit appris les Langues en voyageant dans l'Orient, publia à Londres en 1650. une Version Latine, avec l'Arabe à côté de la Description que fait Abulfeda dans sa Geographie, de deux vastes pais

a Abulfeda a aussi composé un Abregé de l'Histoire Universelle en 2. volumes. Les Bibliothèques Orientales en font mention, mais cet Ouvrage n'a point encore paru en Europe.

AVERTISSEMENT. vij

nommés en Arabe Khuarefme, & Mawara Inhar, ^b situés au delà du fleuve Oxus. Le même Grave, après avoir travaillé sur l'Arabie de Ptolomée, avoit aussi traduit en Latin l'Arabie de nôtre Auteur, mais il n'eut pas le tems de publier son travail.

Enfin M. Petis de la Croix, Interprete du Roi, & Professeur en Arabe au College Roïal, qui pouvoit autant qu'aucun autre Sçavant, donner une bonne & entiere traduction d'Abulfeda, s'est encore contenté de traduire en Latin son Arabie, sur un très beau manuscrit qu'il a apporté du Levant, sans sçavoir que Grave avoit déjà fait le même travail, & cette traduction n'a été d'aucune utilité pour le Public.

^b C'est ce que nous appellons la Transoxiane, Duval en a fait une Carte, qui se trouve dans son Recueil de l'année 1677. & depuis M. de Lisle a compris ce même País dans sa Carte de l'Asie Septentrionale, pour servir à l'Histoire de Genghiz-can de M. de la Croix, n 1710.

viiij AVERTISSEMENT.

Cependant on peut dire de l'Arabie d'Abulfeda, ce qu'a dit Etienne de Bysance de celle de Ptolomée, que c'est ce qu'il nous a donné de meilleur & de plus exact en matiere de Geographie; soit qu'étant voisin de l'Arabie, nôtre Auteur ait eu plus de facilité de recueillir des Memoires justes, & de rectifier ce qu'on avoit écrit là-dessus avant lui, soit qu'étant Mahometan, & faisant par cette raison de l'Arabie entiere son premier Climat, il ait donné sa plus grande attention à bien décrire un País où sa Religion a pris naissance, & qui en contient les principaux monumens. On s'apperçoit en effet qu'Abulfeda a travaillé d'inclination sur cette matiere; car outre l'exactitude que nous avons marquée, on peut dire en quelque façon qu'il épuise son sujet, en mêlant, comme il a fait, agréablement l'Histoire à la Geographie, & en n'oubliant rien de

AVERTISSEMENT. ix

tout ce qui peut interesser les curieux.

C'est aussi le merite de cet ouvrage qui m'a engagé d'en entreprendre une traduction Françoise, pour faire connoître entierement un país qui ne l'a gueres été jusqu'à present par la plûpart des Geographes & des Voïageurs Européens. J'ai d'abord travaillé sur le Manuscrit de M. de la Croix, qu'il m'a très obligeamment communiqué; & j'ai ensuite profité de ses lumieres, lorsqu'après avoir achevé ma traduction, il a bien voulu en faire avec moi une sérieuse lecture, & comparer cette version avec le texte Arabe de nôtre Auteur.

J'avois pensé de mettre cette Description de l'Arabie à la suite de mon Voïage de l'Arabie Heureuse, mais une autre matiere étant achevé de remplir le volume, j'ai cru que cette Description seroit aussi bien reçûë & ne conueniroit pas mal à la fin d'un ou-

X AVERTISSEMENT.

vrage destiné à faire connoître un Peuple considerable qui est répandu dans toute l'Arabie, & dans les Provinces voisines. J'ai cru aussi que cette piece, toute nouvelle en nôtre Langue, pourroit être regardée comme une espece de supplément necessaire à tout ce que j'ai écrit jusqu'à present sur l'Arabie & sur les Arabes.

Il est cependant arrivé qu'en changeant de dessein j'ai eu le tems de perfectionner ma traduction, par la communication que j'ai eüe du texte Arabe, sur lequel Jean Grave avoit fait la sienne; car Monsieur Hudson, sçavant Anglois, aiant deterré l'un & l'autre, a fait imprimer à Oxford en 1712. dans son troisième volume des petits Geographes Grecs, ce texte Arabe, avec la version Latine de Grave au dessous; j'ai par là suppléé à quel-

a C'est à Monsieur l'Abbé Bignon que je dois la communication de cet ouvrage.

ques

AVERTISSEMENT. xj

ques lacunes, & j'ai éclairci quelques obscurités qui se trouvent dans le Manuscrit de Monsieur de la Croix; & d'un autre côté j'ai trouvé que le Manuscrit sur lequel Grave a travaillé, avoit besoin lui-même, en quelques endroits, du secours de celui de Monsieur de la Croix, de quoi je n'ai pas manqué aussi de profiter.

Il me reste à dire que la République des Lettres a une autre obligation à Monsieur Hudson, pour avoir inseré dans le même Recueil trois autres pieces que Grave, dont il fait l'éloge dans sa Préface, avoit autrefois fait imprimer, & qui étoient devenues très rares; sçavoir la Description de la Transoxiane d'Abulfeda, de laquelle nous avons déjà parlé, & deux Tables Géographiques, l'une du Persan Nassir Eddin, & l'autre d'Ulugbeg, Prince Tartare, où l'on trouve les longitudes & les latitudes.

M. Hudson, appelle Grave *Cathedra Saviliana decus immortale.*

xij AVERTISSEMENT.
des des principales villes d'Arabie.

Nassir Eddin Mehemet Ben Haffan, natif de Tous en Corassane, étoit un grand Philosophe & un celebre Astronome. Il dressa par l'ordre de Hulacou Can, Empereur des Mogols, vers l'année 1259. les fameuses Tables Astronomiques que nous avons encore aujourd'hui, & il est Auteur de plusieurs autres ouvrages fort estimés.

Ulug Beg, Mirza Mehemet, fils de Scharokh, & petit fils du Grand Tamerlan. Ce Prince celebre par ses disgraces s'étoit fort appliqué à l'étude des Sciences, & singulierement à l'Astronomie: Nous avons sous son nom des Tables, qui sont en grande réputation par tout l'Orient. Elles furent composées par ses ordres dans la Ville de Samarcande, capitale de ses Etats, par deux des plus grands Astronomes de son

tems
gire
On
cari
à leu
instr
on c
prod
être
ratio
rient
longu
saint
ple,
* M
tanto P
cicis A
concen
instrun
drante
dius al
Sophia
(narr
superat
narran
Gravit
graphi
Tartar
ma Gr

AVERTISSEMENT. xij

Ar- tems, vers l'année 840. de l'He-
gire, 1436. de JESUS-CHRIST.
Haf- On nomme ces Tables *Zidgé il-*
ane *cami, Ephemerides Royales*; * c'est
à leur occasion qu'entre plusieurs
instrumens qu'il fallut préparer,
on construisit à Samarcande ce
prodigieux Cadran, que l'on dit
être encore aujourd'hui l'admi-
ration de tous les curieux de l'O-
rient, dont le style égaloit en
longueur la hauteur du Dôme de
sainte Sophie de Constantinople,
chose surprenante, & qui

* Minimè vero prætereundum duxi quod de tanto Principe Constantinopoli acceperam à Turcicis Astronomis, &c. admirati observationum concentum, adjecerunt Vulg Beg um præter alia instrumenta exactissima, quæ paraverat; Quadrantem stupendæ molis constituisse, cujus radius altitudinem summi fornacis Templi sanctæ Sophiæ adæquaret. Quæ etsi dictu incredibilia (nam testudo hemispherii 180. pedes romanos superat) illi tamen Persas fide dignos hæc eadem narrantes sapius audivisse contenderunt. Job. Grævius in sua Præfatione ad binas tabulas Geographicas Nassir Eddin Persæ, & Vlug Beigt Tartari, quas dicat Eduardo Pocockio, & Thoma Grævio fratri suo.

Ee ij

xiv AVERTISSEMENT.
se trouve cependant assés bien attestée.

Les Tables Geographiques dont nous venons de parler, publiées d'abord par Grave, & nouvellement par Monsieur Hudson, sont extraites de ces deux grands ouvrages.

I

DESCRIPTION
GENERALE
DE L'ARABIE.

La Mer de Couzou, ferme la
presqu'Isle d'Arabie du côté
de l'Occident, depuis les confins
du pais d'Yemen, à l'endroit où
ce pais est frontiere de celui d'He-
jaz, jusqu'à Ailah. Ailah est si-

a La Mer Rouge est nommée par les Arabes
la Mer de Kolsoum, ou Kouzoum, du nom d'une
petite ville située presque dans le fonds du Gol-
phe sur la côte Septentrionale. Ils la nomment
aussi *Lessan al Calzoum*, la Langue de Cal-
zoum, pour dire, le Golphe Arabe ou la
Mer Rouge; car ils disent une Langue d'eau,
comme nous disons une langue de terre.

b Les Ecrivains Arabes appellent l'Arabie en-
tiere, l'Isle ou la presqu'Isle des Arabes, & avec
raison, ce pais étant isolé par l'Océan Indien,
ou Oriental, par la Mer Rouge, & par le Gol-
phe Persique, & n'étant joint au Continent que
du côté de l'Egypte & de la Syrie. Avant ces
Ecrivains, Plin avoit dit, *Ipsa vero Peninsula
Arabia inter duo Maria, Rubrum Persicumque
procurrens*, &c.

2 Description generale
rué dans la presqu'Isle d'Arabie
au milieu de la region Occidenta-
le. L'autre partie de l'Arabie, qui
regarde l'Occident, s'étend depuis
Ailah jusqu'aux frontieres de Sy-
rie. Du côté du Septentrion l'Ar-
bie est environnée de cette partie
de la Syrie qui s'étend jusqu'à Ba-
lis & à l'Eufrate, à Rahabah, & à
Anah. Anah est au milieu de la
Région Septentrionale. Le reste de
l'Arabie, qui regarde le Nord,
s'étend depuis Anah le long de l'Euf-
rate jusqu'à Kufah. Du côté de
l'Orient elle est bornée par les fron-
tieres de Kufah, & par l'Eufrate
jusqu'à Basrah, ou Bassora, qui est
au milieu de la partie Orientale.
Le reste de l'Arabie qui regarde
l'Orient, s'étend depuis Basrah le
long du rivage du Sein Persique,
jusqu'à Barhain, & jusqu'au delà
du pais d'Oman. Enfin du côté du
Midy l'Arabie est environnée au
delà d'Oman, de la Mer des Indes
jusques aux côtes de Mahrah, dans
le pais d'Yemen; & cette Mer

tourne autour de l'Yemen jusqu'à Aden, ville située au milieu de la frontière meridionale; le reste de cette frontière s'étend depuis Aden, le long des côtes de l'Yemen, jusqu'aux confins par lesquels l'Yemen est contigu au país d'Hegiaz, & jusqu'à ce qu'on trouve le premier terme du côté de l'Occident, par où nous avons commencé notre description.

Quiconque voudra faire le tour de la presqu'Isle d'Arabie, doit commencer sa route par Ailah, le long du rivage de la Mer, aiant le visage tourné au Midy & la Mer restant à sa main droite; il ira à Madyan, à Yanbaah, à Baruvah, à Gioddah, on commence l'Yemen, à Zabid & à Aden. Puis il fera le tour du Desert d'Yemen, le visage tourné à l'Orient, & la Mer étant sur sa droite, comme auparavant; de là il ira sur les côtes de Dabar & de Mahrah, & aiant parcouru l'Yemen, il tournera droit du côté du Nord, l'Océan

Le país d'Yemen est l'Arabie Heureuse, qui compose la plus grande partie de l'Arabie en general.

4 Description generale

toûjours à sa droite: après avoir passé les côtes de Mahrah, il ira à Oman, & à la Peninsule d'Avval à Katif, à Kedamah, & à Basrah. Ensuite continuant de marcher autour de la presqu'Isle d'Arabie, & en prenant sa route du côté du Couchant, il s'éloignera de la Mer & l'Euftrate restera à sa droite; il ira ainsi à Basrah, à Saih, ensuite à Kufah, à Anam, à Rahabah & à Balis, aux confins du país d'Alep, à Salamyah, à Balkab, & à Ailah, d'où nous avons commencé la route; & c'est là la description du circuit de toute l'Arabie.

Description de quelques lieux qui sont auprès de la Mecque, ou qui en dépendent.

ABUKABIS, est une Montagne qui s'éleve auprès de la Mecque du côté de l'Orient,

KAAIKAN, est une autre Montagne élevée près de la Mecque à son Occident.

BATN

avoit l'ira avval asrah mer au die, & té du i Mer dite; n suite oah & s d'A, & a mence ription

BATN - MOHASSIR, est une Valée entre Mony, & Mozdelafab, sans dépendre d'aucun de ces lieux,

ALGAR, lieu où le Prophete a, que Dieu benisse, avoit accoutumé de prier, est une caverne dans le Mont-Hara, qui est auprès de la Mecque, & qui en est éloigné de trois mille pas.

ALGAR, est une autre Caverne, où le Prophete se retiroit avec Abubekre^b, dans la Montagne de Thour, qui domine sur la Mecque du côté du Midy.

ARAFAT, est le nom d'une Montagne située entre Gafnah, & le mur nommé Ibn-Amar, & Al-

a Par le Prophete les Musulmans entendent toujours Mahomet, & en parlant de lui & de ses premiers Successeurs, ils ajoutent ordinairement la formule, que Dieu benisse, ou à qui Dieu soit propice, &c.

b Abubekre beau-pere, & ensuite successeur de Mahomet, & le premier des Califes. Aschah sa fille fut la troisième femme que Mahomet épousa, & la seule qu'il prit, lorsqu'elle étoit encore fille; c'est pourquoi son pere nommé auparavant Abdalhah, fut appelé Abubekre, c'est à dire, Pere de Pucelle.

mazanin. La vallée de Gafnah ne fait pas partie d'Arafat, mais elle en est le terme du côté que ce Mont se joint à Mony. Proche le mur Ibn Amar est le Temple où l'Imam de la Mecque assemble le peuple l'après midi, le jour de la fête d'Arafat. Ce Temple est celebre, & porte le nom de Temple d'Abraham. Il y en a une partie assise dans Gafnah, & l'autre sur Arafat. Ibn-Amar, de qui la muraille en question a tiré son nom, est Abdala, fils d'Amar, fils de Carbar. Une partie d'Arafat est appelée la Montagne Alramah, & aussi la Montagne d'Alel.

Dans le Livre d'Abibeker Achmet, fils de Mohammed, fils d'Al-

a Cette Fête se celebre le dixième jour du dernier mois de l'année Mahometane, par tous les Pelerins assemblés à la Mecque, & aussi par tous les autres Musulmans, en memoire du Sacrifice d'Abraham, & même d'Adam & Eve, qui se retrouverent, disent-ils, sur cette Montagne, après avoir été chassés du Paradis Terrestre, &c. Chacun, selon son pouvoir, sacrifie une Victime, qui est ordinairement un mouton, & quelquefois un chameau.

fa kyah , il est marqué que (selon Almodainy) toute la Peninsule d'Arabie est divisée en cinq parties principales , sçavoir en Tahamah , Nagd , Hegiaz , Orud , & Yemen. Tahamah est proprement la partie Meridionale d'Hegiaz. Nagd est la Region située entre Hegiaz & Irac. Hegiaz comprend les Montagnes qui s'étendent depuis Yemen jusqu'en Syrie , & dans ces Montagnes sont Medine , & Oman. Orud s'étend depuis Yamamah jusqu'à Bahrain. Le même Auteur dit que Hegiaz est ainsi appelé , parce que ce pais est situé entre Nagd & Tahamah. Il ajoute que Alovakadi a dit que Hegiaz s'étend depuis Medine jusqu'à Tabuc ; & même que ce qui est depuis Medine jusqu'au chemin qui mène à ^a Kufah , & au delà jusqu'au

^a Kufah ou Coufah , ville située sur l'Eufrate , environ à quatre journées de Bagdet , a été très célèbre du tems des premiers Califes ; le fameux Aly y fut tué dans une Mosquée , & l'on voit encore son Tombeau auprès de Coufah , que ses Sectateurs visitent avec une grande de-

territoire de Basrab , est censé de la partie de Nagd : Que depuis Medine jusqu'au chemin qui mène à la Mecque , & jusqu'à ce qu'on arrive à la descente de la Montagne appelée , la Descente du troupeau des chameaux , tout cela appartient à Hegiaz ; & que ce qui est au delà jusqu'à la Mecque , & Gioddah , est de la dépendance de Tahamah.

Le même Auteur ajoûte , Ibn Alaraby a écrit , que le pais situé entre l'Irac , & Wagrab & Amrah Alsaif , appartient à Nagd , & que ce qui est au delà de Wagrab jusqu'à la mer , appartient à Tahamah , & que ce qui est entre Tahamah & Nagd est de la partie d'Hegiaz. Alfarwat sont , dit-il , des lieux élevés au dessus de Tahamah. Almostarec a écrit que Odaib est le nom d'un lieu où il y a des

votion. Les plus anciens Caracteres connus parmi les Arabes , sont les Caracteres Coufites , assez differens des Modernes. On trouve tous les jours des monnoyes & des inscriptions en ces caracteres , même des exemplaires de l'Alcoran.

eaux, lequel appartient aux enfans de Tamin, & que ce sont les premières eaux qu'on trouve dans le Desert, en allant de Kadasyah, qui est en Coufah à la Mecque. Odaïb signifie assemblage d'eaux dans le Desert.

ALARDG, dit cet Auteur, est le nom de plusieurs villages situés dans les confins de Taif, où il y a une Mosquée d'assemblée. C'est de là que le Poëte Alargy a tiré son surnom. Alardg est aussi le nom qu'on donne à quelques colines, qui s'élevent vers le milieu du chemin, en allant de la Mecque à Medine. Il y a enfin sur la même route une Montagne qui porte encore le nom d'Alardg.

Alnazir, fils de Shomail, a écrit que Nagd est un terme qui signifie les hauteurs de la terre. Il y a plu-

a Il y a dans le texte Arabe *Iamaa*, c'est à dire une Mosquée principale, où se fait l'Assemblée du Vendredy, où l'on prie pour le Prince regnant, &c. proprement une Mosquée Parroissiale, à la différence des autres qui ne sont que comme de simples Oratoires.

sieurs sentimens sur le pais de Nagd; mais le plus approuvé est que c'est le nom d'une terre haute & élevée, qui divise l'Yemen de Tahamah, & l'Irac ou la Caldée de Sham, ou de la Syrie; que pour ainsi dire la partie haute ou superieure de Nagd est l'Yemen joint à Tahamah, & que la partie basse du même pais est la Caldée, jointe à la Syrie; enfin que son commencement du côté d'Hegiaz est rempli de marais.

Entre les lieux les plus renommés de l'Arabie on distingue A kik: c'est, selon Almoshtarec, le nom de plusieurs vallées, parmi lesquelles est A kik haute ou superieure, assez près de Medine du Prophete, attenant Harah, & s'étendant jusqu'à l'extremité de Bakbao, où sont les Cimetieres de Medine. Il y a aussi A kik basse ou inferieure, assise au dessous de la premiere; & A kik Alared dans Yamamah, où il y a un Torrent qui coule jusques dans la vallée Tahamah. Cette vallée A kik-Alared est contiguë

Tahamah
terre basse
ou inferieure
de l'Arabie.

à Akik de Medine, c'est d'elle dont Shafay, à qui Dieu fasse misericorde, a parlé, quand il a dit, *s'ils eussent fait alliance avec les habitans d'Akik, cela m'auroit été plus agreable.* AKIK est aussi une vallée nommée Dhy-Chalyfah. Sahoul, selon l'Auteur, Allebab est un bourg de la terre d'Yemen; & suivant Alsameani c'est de ce bourg que certains habits blancs qu'on y fabrique sont appellés Alshahouliya. Cependant Ibn Haucal, en parlant de l'Arabie, dit qu'elle contient la Region de Hegiaz, qui comprend les villes de la Mecque, Medine, & Yamah; qu'elle renferme aussi Nagd, Ahegiaz, Region voisine de la terre de Hahrain, ainsi que les Deserts d'Irac ou de Caldée, & ceux de Giazira, & de Sham, ou de Syrie. L'Arabie, suivant le même Auteur, comprend aussi l'Yemen, qui contient Tahamah, Nagd, Alyaman, Oman, Mahrah, Hadramut, la Region de Sanaa, celle d'Aden, & d'au-

*Ibn Haucal
Opere politico
quidquid in
universis Re-
gionibus sin-
gulare sit,
magna cura
laude com-
plexus est. Joh
Gravins, &c.*

tres dépendances. Tout ce qui s'étend depuis les limites de Serrain jusqu'à la Region de Yalamlam, ou d'Yelmelem, & la partie Meridionale de Taif, jusqu'à Nagd, Alyaman, & jusqu'à la Mer Persique, tirant vers l'Orient, tout cela est de l'Yemen, & l'Auteur ajoûte que ce sont là presque les deux tiers de l'Arabie. Mais, selon lui, ce qui s'étend depuis la frontiere de Serrain, le long du rivage du Golfe Persique, & de là revient sur la frontiere Orientale jusqu'à Hagr, & à la Montagne de Tay, par la Region Meridionale d'Yamamah, appartient à Hegiaz. Ce qui s'étend depuis la frontiere d'Yamamah, presque jusqu'à Medine, retournant vers la contrée de Bahrain, jusqu'au dessus de Bahrain, appartient à Nagd. Tout ce qui est depuis la frontiere d'Abodan jusqu'à Alanbar, & qui regarde les païs de Nagd & de Hegiaz, est du Desert d'Irac, ou de Caldée. Ce qui regne depuis la frontiere d'Ambar

ui s'é
errain
nlam
Me-
Nagd
Perfi
it cela
ajoute
x tiers
ii, ce
ere de
Gol-
it sur
Hagr,
par la
mah,
i s'é-
ama-
, re-
afrah
ppar-
t de-
squ'à
païs
De-
e qui
nbar

jusqu'à Balis & Yatim ou Teyma,
& à la vallée AKIK Ovadilcora,
est du Desert de Giazirat: enfin
tout ce qui s'étend depuis Balis jus-
qu'à Ailah, regardant Hegiaz, &
étant opposé à la terre de Tabuc,
est du Desert de Sham ou de Syrie.
Il y a quelques sçavans Geogra-
phes, ajoute le même Auteur, qui
en faisant la division de ce país,
veulent que Medine soit de la re-
gion de Nagd, & la Mecque de
celle de Tahamah d'Yemen.

Parmi les lieux les plus celebres
de l'Arabie on compte Algiofah:
c'est un Oratoire & le rendez-vous
de tous les Pelerins d'Egypte, lors-
qu'ils vont à la Mecque, situé près
de Rabegh: le lieu est solitaire,
rempli de ruines, & sans habitans,
son nom est pourtant en reputa-
tion.

ALMOHASAB, selon Amosh-
tarec, est un lieu situé entre la
Mecque, & Mony, mais plus pro-
che de Mony. Cet Auteur assure
que c'est ce qu'on appelle la vallée

Suivant El-
macin Maho-
met est né
dans cette
vallée.

de la Mecque, & que c'est
qu'on voit encore le Temple de
Idoles de la Tribu de Kenané
enfin que ce lieu est ainsi nommé
cause des sables dont il est tou-
rempli.

Ibn Haucal assure que dans
l'Arabie a il n'y a point de fleuve
ni de lac navigable; si l'on objecte
qu'il y a le lac Almotanah, ou le
lac puant, la réponse est que ce
lac est voisin de l'Arabie, mais
qu'il n'y est pas véritablement situé.
Pour ce qui est des eaux qui cou-
lent dans le país d'Yemen, auprès
d'Elmazad, dans la region b de

a Selon Herodote il y a dans l'Arabie un
grand fleuve appelé Cotys, qui se décharge
dans la Mer Rouge, & Diodore de Sicile parle
d'un Lac de 500. stades de longueur, sur 60. de
largeur, situé dans l'Arabie Deserte, qui jettoit
tous les ans du bitume.

b La region de Saba, & les Sabéens, sont
celebres dans l'Ecriture & dans les Auteurs pro-
phanes. La ville de Saba faisoit un grand trafic
d'or, selon Ezechiel, chap. 27. & le Pseaume
22. Ce metal étoit très excellent, & en abon-
dance dans l'Arabie, suivant Diodore de Sicile.
Pline en parlant des Sabéens l. 6. chap. 28. dit
Sabæos ditissimos sylvarum fertilitate odorifera.

c'est l'Archieveque de Saba, elles viennent de plusieurs rivières, & on les assemble par le moyen d'une Digue pour arroser les terres qui en ont besoin. Cependant il y a dans l'Arabie beaucoup de ruisseaux, de fontaines, & de sources. Selon le même Auteur il n'y a point d'arbres fruitiers à la Mecque, si ce n'est les arbres du Desert, mais au delà des limites du Haram, il y a des fontaines & des ruisseaux. Il ajoute enfin que Mony est situé sur le chemin de la Mecque au Mont Ara-fat, qu'il y a environ trois mille de Mony à la Mecque, & que Bath Mohasser est une vallée située entre Mony & Mos de la fah.

Le Haram est la grande Mosquée de la Mecque bâtie en forme de Cloître, &c.

Il est écrit dans Almoshtarec, que Ramah est un Hospice sur le chemin de Basrah à la Mecque, éloigné de Basrah de douze journées, que c'est l'extrémité du pais

Hospice ou lieu de retraite pour les Pelerins Musulmans.

Arvi metallis, agrorum riguis, &c. Dans la suite la ville de Saba a changé de nom, comme nous verrons en son lieu, où il sera parlé de son fondateur, &c.

de la Tribu de Tamin; que Thabir est une montagne fort élevée entre Mony & Mosdelafah, que les anciens Arabes dans des tems de la superstition, & de l'ignorance, ne partoient jamais de Mos de la fah que le soleil n'eût paru sur le sommet de Thabir.

Il est marqué dans le même Auteur, que Alhoday biyah est un lieu, situé en partie dans Alhal, & en partie dans le Haram, & que c'est là que les Infidèles arrêterent le Prophete, & l'empêcherent de visiter la Maison de Dieu; c'est à l'extrémité la plus éloignée du Haram, & pour ainsi dire l'angle du Cloître; il demeura entre ce lieu & la Mosquée plus d'une journée entiere.

REDWAY, continuë-t-il, est une montagne qui a plusieurs branches & beaucoup de vallées profondes que j'ai vuë de Yambao toute verte.

^a Ce tems, selon les Musulmans, est celui qui a précédé la naissance de Mahomet.

^b Yambao ville voisine de Medine, elle est décrite ci-aprés.

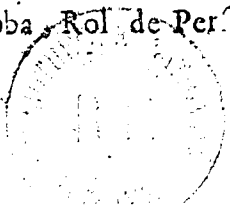
ante, & il m'a été dit par des
ns qui l'ont parcourü, qu'on y
ouve des eaux en quantité, c'est
montagne où la Secte, nommée
kaifaniya a cru que vivoit Me-
met, fils d'Aly, surnommé Al-
nafiyah.

Il est encore écrit dans Almo-
rec, que Koba, autrement Al-
lar, est un bourg à deux milles de
Medine, que là est la Mosquée
Alta kawya, où il y a de grandes
virtus; que Koba est aussi le nom
d'une très grande ville dans les
partiers de Fergalah, près Als-
ah, dans le Roïaume de Tranfo-
ane.

Parmi ces lieux distingués de l'A-
bie, on compte encore Alabura,
ué vers le Nord de Giohfah, à la
tance d'environ huit parasan-

M Petis a traduit, *Fanum in quo sunt Ta-*
nata, mais il paroît par le manuscrit de Gra-
que cela ne signifie autre chose, si ce n'est
il s'est fait des miracles en ce lieu là, selon
croïance, ou plutôt la superstition des Ma-
metans.

Caicoba, Roi de Perse, celui qui fit His-



ges: on dit qu'Abdalla pere
Prophete, est mort en ce lieu là
mais la plus commune opinion
qu'il est mort à Medine dans
maison de Nabayah, chez ses or-
cles, fils de Nagiar.

DOWMATA-LGIANDAL, e
un lieu qui sépare la Syrie de la Ca-
dec, éloigné d'environ sept stations
ou journées de Damas, & de trois
ze de Medine.

OSFAN est un Hospice, & une
retraite des Pelerins, éloignée de
Chalis d'environ une station, d
côté du Midy. D'Osfan à Bati-
mar il y a trente-trois milles.

ALGIAR est aussi un lieu cele-
bre, selon Allebah; c'est le Port
de Medine du Prophete, à la di-
stance de trois stations. Et suivant
Ibn Haucal, depuis le rivage de

paham la Capitale de ses Etats, ordonna entre
autres beaux Reglemens, que les grands che-
mins fussent marqués de quatre en quatre mill
pas. Les Persans ont nommé cet espace *Firsen*
nom duquel on a fait Farlaque, & ensuite Pa-
rasaque & Parasange. La Parasange est compo-
sée de trois milles Arabiques. Voies la Note sui-
vante sur le mille Arabique, & sur la station.

Giohfah jus
stations, &
compte ving
Enfin Da
& le rendre

Caldée allan
de cette ville
ya écrit qu
ah, il y a v
Awtas, où
remporta

entre Datira

Description d
ticulieres d
rabie.
De Med
ah, on com
ons; de M
stations; de l

La station,
viron trente m
Abulfeda dans
ées selon les A
Modernes. Mais
qu'ils convienn
6000. doigts d

pere jiohfah jusqu'à Algiar, il y a trois
e lieu l'ations, & d'Algiar à Ailah on
pinion e compte vingt stations.

e dans le Enfin Datirak est un Oratoire
ez ses or le rendez-vous des Pelerins de
Caldée allant à la Mecque, éloigné
DAL, est cette ville de 48. milles. Alazi-
de la Ca- wa écrit qu'entre Datirak & Am-
ot stations h, il y a vingt-six milles, & que
& de tre- watas, où le Prophete combattit
remporta une victoire, est situé
e, & une entre Datirak & Amrah.

ignée de
tion, du description de quelques distances par-
n à Batt- ticulieres dans la presqu'Isle d'A-
les. rabie.

lieu cele-
st le Port De Medine à Kufah ou Cou-
à la di- ah, on compte environ vingt^a sta-
Et suivar- tions; de Medine à la Mecque dix
rivage de- tations; de Medine à Bosrah XVIII.

donna entre
grands che- a La station, ou diette & journée, est d'en-
quatre mill- tron trente milles Arabiques. Le mille, dit
pace Firsen- bulfeda dans sa Preface, est de 3000. cou-
ensuite Pa- tes selon les Anciens, & de 4000. selon les
e est compo- modernes. Mais cette difference n est rien, puis-
la Note fut- qu'ils conviennent tous que chaque mille est de
la station. 1000. doigts ou pouces.

20. Description generale
stations; de Medine à Bahrain xv.
stations; de Medine à Raccah xx.
stations; autant de Medine à Da-
mas, & autant de Medine à^a Fe-
lestin. De Medine à Metzr, ou le
Caire, le long du rivage de la mer
xxv. stations. De la Mecque à Aden
environ un mois de chemin. Il y a
deux routes pour aller d'Aden à la
Mecque; l'une sur le rivage de la
mer, & c'est la plus longue; l'autre
par Sanaa, & Saadah, Giafrah,
Nagran & Taif, & de là à la Mec-
que.

ALMEHRAS est le nom d'une
certaine eau qu'on trouve dans la
montagne d'Ahhud. Il est marqué
dans les^b Hhaddis que le Prophete

^a Felestin est le nom d'un bourg dans la Pa-
lestine, que les Arabes nomment aussi Felestin,
situé sur la frontiere d'Arabie.

^b Hhaddis, c'est le recueil des preceptes,
sentences, & autres discours, que l'on sçait
par tradition avoir été prononcés de bouche par
Mahomet: on a fait tant de Livres sur ces tra-
ditions, dont le Recueil est immense, que le
tout ensemble fait un corps de doctrine, à peu-
prés semblable au Talmud des Juifs; on dit
même que plusieurs de ces Hhaddis sont tirés
du Talmud. Sultan Noureddin Zenghi, Prince

eut se
du C
& qu
appor
clier
boire
étoit
Siddi

So

De

Pa

zam
souffi

celebre
qui a f
quemer
met. N
été le p
gion,
pour co
gneurs
les Cor
souvera
& sans
torts &
souffert

1 xv
1 xx
Da
2 Fe
ou le
me
Ade
l y a
à la
de la
autre
rah
Mec

l'unc
ns la
rque
phere
la Pa
elestin

ceptes
n scai
he pa
es tra
que le
, à pe
on di
it tiré
Princ
eu

eut soit la journée d'Ahhud, ou du Combat du jour du Seigneur, & qu'Ali fils d'Abou Taleb, lui appporta de cette eau dans un Bouchier, que Mahomet refusa d'en boire; mais qu'il en lava le sang qui étoit sur son visage: & c'est ce que Siddik insinuë par ces Vers,

C'est le fameux Aly, Gendre de Mahomet.

*Souvenez-vous du lieu où Hussein a été tué,
De Zeid, & du Martyr qui a souffert la mort auprès de Mebras.*

Par ce Mattyr il entend Hamzam, oncle de Mahomet, qui souffrit le martyre sur la mon-

celebre parmi les Musulmans, a été le premier qui a fondé un College pour enseigner publiquement ces Hhaddits ou Traditions de Mahomet. Nous dirons par occasion, qu'il a aussi été le premier entre tous les Princes de sa Religion, qui ait établi une Chambre de Justice, pour connoître des violences que les grands Seigneurs faisoient aux particuliers, voulant que les Commissaires par lui nommés, jugeassent souverainement, avec toute la severité possible, & sans égard pour qui que ce fût, de tous les torts & de toutes les injures que le peuple auroit souffertes de la part des Grands, &c.

G g

tagne Ahhud, auprès de Mebras, c'est-à-dire qui fut tué dans le combat dont on vient de parler.

Suivant Allebad, Howarain est une ville du pais de Bahrain: Ziyad fils d'Omar en fit la conquête, c'est pourquoi il fut surnommé Ziyad Howarin. Le frere de ce Ziyad fut un sçavant Jurisconsulte du nombre des compagnons d'Aly, fils d'Abou Taleb. Howarain est aussi un village du pais de Hems, ou d'Emesse, au Sud-est de la ville de ce nom. J'ai lû dans l'Histoire que Ziyad y florissoit, lorsque Mahomet y vint avec Almawyam.

Entre les villes voisines de Katif, on compte Tarut, petite ville à l'Orient de Katif: dans les hautes marées la mer l'environne de tous côtés, & en fait une Isle; & quand la mer se retire, une partie de la terre qui est entre cette ville & Katif, reste découverte, & les Voyageurs y passent à pied sec. Sa distance de Katif est d'en-

vire
abc
len
que
gia
rah
Pre

de
pho
vill
par
A
tar
dué
Na
gio
A
d'Y
fitu

auf
te
Tr
de
che

viron une demie station. Tarut abonde en vignobles, & en excellens raisins.

ALRAGIA, situé entre la Mecque & Taif, est dans le país d'Hejaz, c'est le lieu où Adel & Karah trahirent les compagnons du Prophete.

ALRAGIA est aussi un lieu près de Cayber, où l'armée du Prophete campoit, en assiégeant cette ville, & où l'armée fut rafraîchie par un convoi de vivres.

ALDAHNA, suivant Almoshtarec, est une terre vaste & étendue qui commence au país de Nagd, & continuë jusqu'à la Région de la Tribu de Tamin.

ALSHAHAR appartient au país d'Yemen, & c'est une petite ville située entre Aden & Dabar.

Dans le même país on compte aussi Hadramaout, terre florissante & habitée par les Enfans de la Tribu de Namud; elle est éloignée de Shahar de quatre journées de chemin. Son nom est marqué dans

Gg ij

24 *Description generale*

Allebab, avec la même prononciation que ci-dessus.

Yakuta écrit dans Almoshtarec, que le Lac Gadirkhom est situé entre la Mecque & Medine: on dit que ce Lac est éloigné de Gohfah d'environ trois milles; on dit aussi qu'il y a là un bois, dont une fête célébrée par les * Chyaïtes, ou les Sectaires, a pris le nom.

* Chyaïtes, ou Schiïtes, ainsi appellés par les Musulmans orthodoxes, à cause qu'ils sont partisans ou sectateurs d'Aly, ce qui forme un grand schisme dans le Mahometisme; tous les Persans sont Schiïtes, &c.

Circuit de la presqu'Isle d'Arabie, selon Ibn Haukal.

De Abadan à Barnain on compte environ xv stations; de Barnain à Oman environ un mois de chemin; d'Oman à Mahrah, aussi un mois; de Mahrah à Aden la même longueur, & d'Aden à Giodah le même chemin; de Giodah à la côte maritime de Giodah iij sta-